VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 24 NOVEMBRE 1914 NUMERO 28

LA LIBERTÉ

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la
"EST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téle - - Garry 4264-4265

LA VERITE

"L'un des faits saillants du recrutement dans les Iles Britanniques, écrit le correspondant du *News*, de Toronto, c'est sa faillite dans l'Irlande Nationaliste. Rien ne prouve mieux le droit de l'Ulster que les événements des dernières semaines. ....L'enthousiasme des Nationalistes au parlement n'a reçu qu'une maigre réponse en Irlande... D'après les estimés les plus généreux, il apparaîtrait qu'il n'y eut pas plus de dix mille recrues... cela semble piteux en face de l'enthousiasme réponse de l'Ulster..."

Ces quelques lignes extraites de la lettre du correspondant du *News* donneront à nos lecteurs une idée du genre de campagne menée à l'heure actuelle contre le Home Rule et les Nationalistes Irlandais. Il s'agit pour les Carsonites de prouver qu'eux sont véritablement loyaux tandis que leurs adversaires—race de guerriers, on le souligne pour accentuer leur prétendu crime—refuseraient de répondre à l'appel de la Grande-Bretagne.

* * *

Les Nationalistes ne s'enrôlent pas? Quarante mille répondirent à l'appel en deux mois, affirme Redmond. Ce chiffre, le correspondant du *News* ne le contredit point. Plus prudent, il se contente de dire "qu'il apparaîtrait qu'il atteint dix mille. Et toujours prudent, il se garde de fournir concernant les Carsonites des chiffres... car ils pourraient être démentis. "On a répondu avec enthousiasme à l'appel" écrit le correspondant du *News*. Et c'est tout.

* * *

S'il maintient un prudent silence sur les effectifs Carsonites, le correspondant du *News* ne s'en départ point sur les causes qui bloquèrent l'élan magnifique des Nationalistes dans les deux premiers mois.

Il oublie de dire que certains chefs de l'Ulster n'ont cessé de répéter aux Irlandais qu'ils se leurraient en espérant que le Home Rule serait mis en vigueur; que l'armée et la marine, comme en mars dernier, aideraient les Carsonites à "envoyer chez le diable le Home Rule" pour citer textuellement le général Richardson, commandant des volontaires de l'Ulster; que le War Office n'a pas encore désavoué ces peu encourageants avertissements; qu'un traitement de faveur a toujours été accordé aux Carsonites; qu'une clique du War Office a tout fait pour noyer dans la masse anglaise l'effort irlandais nationaliste; le correspondant du *News* a encore oublié de dire à ses lecteurs que le War Office a refusé de donner des aumôniers catholiques aux marins catholiques de la flotte anglaise et aux soldats irlandais catholiques qui combattent actuellement sur le continent: qu'il l'a refusé en dépit de la vigoureuse protestation du cardinal Logue et des catholiques irlandais; qu'il l'a refusé quand des centaines de prêtres offraient leurs services; qu'il l'a refusé alors qu'il substituait de la chair de chèvre à la chair de vache et de porc que les Indous refusent de manger pour des motifs religieux.

* * *

Combien ces deux griefs ont affecté le recrutement en Irlande nous en avons le témoignage peu suspect du *Daily Chronicle*. "Ce qui a agit sur l'Irlande, dit ce journal, ce qui a sérieusement entravé le recrutement, c'est l'idée que la formation de brigades ulstériennes constituait une force politique née de l'inspiration d'une clique politique en Angleterre."

* * *

Le War Office ayant modifié sa ligne de conduite et permis aux Nationalistes de constituer des brigades irlandaises, les recrues irlandaises affluent de nouveau sous les drapeaux. Des trois brigades autorisées, deux ont déjà tous leurs cadres remplis. Et quand le War Office aura fait justice aux catholiques irlandais en leur donnant, comme note le *Daily Chronicle* des aumôniers catholiques, on peut être certain que, comme dans toutes les guerres de l'Empire, ils seront au premier rang non-seulement par le courage mais encore par le nombre de combattants.

* * *

Le correspondant du *News* a cité à l'appui de sa thèse l'opinion du *Times* de Londres. Il ne pouvait se donner un meilleur démenti et plus éloquemment venger l'Irlande nationaliste.

"L'Irlande Nationaliste, de plus, dit le *Times*, est surtout agricole. L'émigration lui a enlevé la plus grande partie de ses hommes d'âge militaire. Et cependant, proportionnellement à sa population, elle fournit à l'armée régulière plus de soldats que n'importe quelle autre partie de la Grande-Bretagne."

* * *

Après un tel certificat décerné à l'esprit militaire irlandais par le plus grand journal unioniste de l'Angleterre, le correspondant du *News* est mal venu à blâmer les Nationalistes irlandais. Il l'est encore plus quand on garde en mémoire qu'ils fournirent quarante mille recrues dans les deux premiers mois du recrutement bien qu'on accordât un traitement de faveur à leurs adversaires carsonistes et qu'on leur refusât des aumôniers catholiques.

A DROITE ET A GAUCHE

"L'Empire Britannique combat en ce moment pour son existence."
—Lord Kitchener.

* * *

La population de Winnipeg aurait décru de vingt-cinq mille. Un début, quoi!

* * *

Walter Pendleton, un canonnier, membre du contingent canadien, s'est suicidé au camp de Salisbury, pour avoir trop bu et par ce procédé perdu la tête.—(Canadian Associated Press.)

Quinze soldats ont été congéliés au camp de Salisbury et pour le même motif quelques lieutenants ont été abaissés au rang de sergent.—(Dépêche d'Ottawa au *Free Press*.)

Par suite de trop fréquentes traites aux volontaires canadiens à Londres, des scènes "*unpleasant*" ont eu lieu dans les rues de Londres; quelques-unes ont eu leur dénouement en cour de police.—(Dépêche de *Windermere* au *Winnipeg Telegram*.)

Il y a déjà deux jours que ceci a paru dans nos journaux quotidiens et personne n'a suggéré de pendre leurs directeurs haut et court. Et pourtan quelle tempête ne fit-on point dans certains quartiers quand Monsieur Henri Bourassa, en termes très modérés, demanda aux autorités militaires de supprimer par une plus rigide discipline les incartades, dénoncées par l'*Action Sociale*, des volontaires campés à Valcartier.

* * *

Depuis la déclaration de la guerre, l'Angleterre a ajouté à sa flotte vingt-et-un navires de guerre dont quatre dreadnoughts

* * *

Sir Harry Johnson, dans un discours à Ottawa, a déclaré que dans le premier corps expéditionnaire il n'y avait que quinze pour cent de Canadiens nés au Canada.

Qu'en pense le *Free Press* et tous ceux dont le coeur a saigné à la vue de "l'apathie" des Canadiens français comparée à l'enthousiasme des Canadiens anglais?

* * *

Des gens bien renseignés, ce sont les Allemands.

Selon le correspondant militaire du *Berliner Tageblatt*, le chiffre des troupes que peuvent mettre en ligne l'Angleterre et ses colonies n'atteindrait point 165,000.

* * *

Il a été officiellement annoncé à Berlin que des croiseurs allemands ont bombardé Yarmouth, en Angleterre.

Voilà une nouvelle qui aura une saveur de nouveauté pour les habitants de Yarmouth.

* * *

Nul danger d'un envahissement du Canada par les Allemands des Etats-Unis maintenant que Sam Hughes nous est revenu d'Angleterre.

* * *

Le *Toronto Star* nous assure qu'une bonne part de la réputation de Lord Kitchener vient de ce qu'il sait garder le silence.

Cela ne s'appliquerait-il pas à Sam?

* * *

Edition revue et corrigée de "Bavard comme une femme": "Bavard comme Sam Hughes".

* * *

"On doit recourir au travail supplémentaire pour parvenir à remplir toutes les commandes reçues".—(Les journaux.)

Ceci se passe en Angleterre.

* * *

Une des causes de la défaite des armées autrichiennes, nous apprennent les journaux anglais, c'est l'imposition de l'allemand comme unique langue de commandement dans les armées de l'Autriche-Hongrie.

On avait oublié que cet empire n'était point unilingue.

* * *

Sam Hughes affirme avoir reçu des milliers de lettres d'Américains voulant s'enrôler dans nos contingents.

Rien que des milliers.

* * *

Notre ministre de la milice se dit "obsédé de lettres de gens voulant savoir si les Américains ont envahi le Canada".

Ce qui est certain c'est qu'il est "obsédé" et depuis un très long temps.

* * *

Qu'il doit être agréable pour un soldat de carrière comme le général Lessard de se faire dire publiquement, sans pouvoir riposter, par un simple civil, tel que Sam Hughes, qu'il ne sait point son métier et qu'il frise l'imbécilité.

* * *

Les armées de terre de la Grande-Bretagne et de ses colonies peuvent rosser celles de Guillaume d'après Sam.

Bigre! Il n'y va pas de main morte.

* * *

Un fort en histoire littéraire, c'est le maire Hocken, de Toronto. Dernièrement, il faisait de Victor Hugo l'un des grands orateurs français.

* * *

Les désavantages du bilinguisme:

Les capitaines Lucien Dussault et Henri Gagnon, du 61ème régiment de Québec, ont été attachés à l'état-major anglais et envoyés en France en qualité d'interprètes.

* * *

Des modérés, ce sont les jingoes d'Ottawa. Ils se contentent de demander au premier ministre la suppression du *Devoir*.

AURORE OU ARC-EN-CIEL

(La *Croix*, Paris)

En dehors des événements si pénibles et si angoissants de la guerre, il se passe vraiment quelque chose de nouveau pour la France.

A l'époque la plus troublée et la plus troublante de l'histoire, l'Eglise catholique, avec une sérénité qui n'est vraiment pas coutumière aux choses de la terre, a fait un Pape tout comme s'il ne se passait rien d'extraordinaire.

Ce Pape connaît la France: il l'aime et il le montre dès son avènement: il choisit son bras droit, son secrétaire d'Etat, parmi les meilleurs amis de cette France. Chose plus surprenante encore! Généreusement oublieux de l'indifférence officielle de la France et de sa loi de Séparation, il lui envoie comme un salut d'espérance en notifiant son avènement au président de la République.

Ce geste inattendu a dû produire un certain émoi à l'ancien archevêché de Bordeaux, devenu momentanément l'Elysée de France; mais j'ai la conviction que la surprise n'en a pas diminué la satisfaction. Cet acte de courtoisie vraiment supérieure n'y aura pas été accueilli comme un geste de bénédiction ou d'absolution générale; néanmoins, il a dû épanouir les visages, éclairer des ténèbres, annoncer des espoirs, faire croire à des possibilités. Les grincheux diront peut-être que, la République étant essentiellement neutre et laïque, la politesse s'adresse simplement à la personne de M. Poincaré; bien peu de gens seront de cet avis, car, malgré sa valeur individuelle, M. Poincaré n'est aujourd'hui quelqu'un que comme président de la République, et c'est bien au chef de l'Etat français, par conséquent, à la France, que le Pape notifiait son avènement.

Or, voilà que son secrétaire d'Etat, grand ami de la France, meurt après cinq semaines de fonction. Il lui choisit un successeur au moins aussi ami de la France, qui a vécu dix-huit ans à Paris, qui connaît comme personne les lois, les hommes, les besoins de notre patrie, et dont la nomination est comme une affirmation nouvelle des intentions bienveillantes du Pape pour ce pays.

Et tout se fait le plus naturellement du monde, pendant les jours et les semaines où la France elle-même, secouée d'un grand frisson de patriotisme et de foi religieuse, refait l'union de tous ses citoyens en les envoyant combattre et mourir ensemble aux frontières pour la plus sainte des causes; cela se fait pendant qu'un nouveau peuple a l'air de sortir des villes et des campagnes avec des idées de concorde, de générosité, de foi, de dévouement telles que tout le monde répète qu'il y a vraiment quelque chose de changé en France.

Est-ce un arc-en-ciel qui brille au firmament de France? Les arcs-en-ciel paraissent précisément pendant les orages, et ils en annoncent la fin. Mais quand ils ont duré cinq minutes, quelquefois dix, c'est beaucoup. L'arc-en-ciel, du reste avec ses radieuses et apaisantes couleurs, ne paraît qu'en un point de l'horizon, tandis que les lueurs nouvelles ont éclairé toute l'Eglise à l'heure même où la résurrection morale de la France se faisait devant l'autel de la patrie. Et si vous me dites qu'il y a simplement coïncidence, je vous laisse appeler cela comme il vous plaira; pour moi, une pareille concordance d'attentions d'une part et de relèvement de l'autre ne peut être l'effet du hasard ni simplement l'heureuse rencontre des sentiments du Pape avec les dispositions des Français. Il y a là aussi quelque chose de nouveau: c'est comme la révélation d'un état d'esprit qui se transforme, qui s'est éclairé en haut des lumières de l'expérience, en bas des lueurs ravivées de la foi et qui, pour tout ce qui concerne la France, revient, d'un élan qui n'a pas cessé, aux traditions patriotiques et chrétiennes du passé.

Oh! tout cela, c'est plus qu'un arc-en-ciel passager, c'est vraiment une aurore! Sans doute, elle pointe lentement; les ténèbres qu'elle doit percer sont encore, ici ou là, très épaisses, il y a même des gens qui ne craindraient pas de les entretenir. Je n'ignore rien des actes que l'ont peut m'objecter ici; je les déplore, je ne les comprends pas; mais ils ne sont rien devant le mouvement général du pays, l'horizon commence à s'éclaircir légèrement; voyez comme la lumière progresse pour qui sait regarder. Insensiblement, l'âme de la France s'illumine des plus humbles églises de village et des plus hautes cathédrales jusqu'au front des batailles où l'on récite le même chapelet en combattant, chacun suivant le poste où les circonstances ont fixé son devoir. Maurice Barrès vient d'aller là-bas, dans notre pays de Lorraine, et il l'a rencontrée, cette chère et grande âme française, parmi les soldats et parmi le peuple: il vient de nous raconter qu'il a vu "se réveiller en elle ce qui sommeillait et s'agiter les riches dépôts sur lesquels nos jours glissaient, trop dépouillés et trop clairs".

Oui, encore une fois, tout cela c'est une aurore, et puisque les jours des peuples paraissent plus longs que ceux des hommes parce qu'ils sont plus chargés, nous pouvons être assez loin encore de la pleine lumière, mais l'aube qui commence est quand même bien belle, malgré les horreurs de la guerre, et quand elle aura fini de pénétrer toutes les obscurités, elle nous conduira vite au repos et à la joie du plein midi.

Donc, toujours, patience, courage et confiance!

H. Collin,
directeur du "Lorrain."

CEUX QUI S'ENROLENT

Le *Calgary Herald* déplore le peu d'enthousiasme dont les Canadiens français auraient fait preuve pour s'enrôler dans le premier contingent. Si ce cher confrère veut bien accepter notre avis, il cessera de cracher en l'air car comme à tous ses parells ça lui retombe sur le nez.

* * *

Un trou, une cheville. Peut-être avec cette tactique parviendrons-nous à imposer à nos confrères anglais le respect de la vérité. Et comme il y a quelques trous dans les lamentations du *Calgary Herald*, posons-y quelques chevilles. Si elles ne sont point agréables à sentir pénétrer, tant pis pour lui: il l'aura voulu.

* * *

Des volontaires qui ont quitté Valcartier, quatre-vingt pour cent sont "British born". Sir Johnson affirmait dernièrement à Ottawa que c'est quatre-vingt cinq pour cent et non quatre-vingt pour cent. Prenons le premier chiffre; nous ne voulons pas accabler notre confrère de Calgary. Des 7,500 "Canadian born", 2,510 étaient Canadiens français et 4,990 Canadiens anglais. Ne constituant que 28½ pour cent en y comprenant les Français,—il s'en suit que nous avions fourni notre très bonne part des volontaires nés au Canada. Les Canadiens anglais ne pouvaient se réclamer d'un meilleur bilan.

Mais restait Sam Hughes; il n'avait point encore dit son mot. Vraiment, pour une fois, il aurait été regrettable pour nous qu'il eût gardé le silence.

* * *

Parmi nos volontaires, il s'en trouvait de naissance américaine. Quel en était le nombre, on l'ignorait. Huit jours en mer sans interview délièrent la langue à notre ministre de la milice. A peine débarqué à New-York, il confia à un journaliste qu'un millier d'Américains faisaient partie de notre premier contingent.

Ce qui laisse à nos concitoyens canadiens-anglais le maigre ou replet total—à eux de le baptiser comme il leur plaira—de 3,990.

* * *

Comme fiche de consolation, nous signalerons à l'attention du *Calgary Herald*, puisqu'il s'intéresse à la composition de nos contingents, une petite dépêche d'Ottawa, dans le *News*, de Toronto, 20 novembre. Elle se lit comme suit:

"Ottawa, 20.—On vient d'établir les listes du régiment de la princesse Patricia; elles portent que le régiment se compose de 1,101 soldats dont 118 nés en Canada, à peu près onze pour cent."

Onze pour cent nés en Canada!

Coquetterie de héros.

Les jours les plus durs, écrit un soldat, sont ceux où l'on ne se lave pas. Car, parfois, on n'a ni le temps ni l'eau nécessaire. Je vous assure que c'est vexant d'aller au feu, la figure sale, et surtout de ne pas pouvoir se laver les mains après. On fait gaiement le sacrifice de sa peau. Mais ce n'est pas une raison pour qu'elle s'encrasse en attendant. Il faut être présentable.—(La *Liberté*.)

DES TRANCHÉES FRANCAISES

Un de nos amis nous communique la lettre suivante écrite des tranchées françaises près de Reims à moins de trois cents verges des tranchées allemandes. M. J. C Crèvecoeur, l'auteur de cette lettre, est au front depuis deux mois et demi. Il était de Saint-Boniface et l'un des meilleurs musiciens que nous ayions au Manitoba.

273e régt. d'infanterie; 21e Cie,
Saint-Astier, Dordogne.

Mon cher ami:

Je n'ai reçu aucune lettre de vous depuis mon départ de Winnipeg, et cependant je serais heureux de savoir un peu ce qui s'est passé là-bas et quel genre de nouvelles vous donnent les journaux américains et canadiens; car si leurs informations viennent de l'agence Wolff, ce ne sont que des canards. Si vous m'avez écrit au début, vos lettres me rejoindront bien dans six mois car du 8e de ligne je fus versé au 208e d'abord à Saint-Omer puis de là à Lisieux et de là je rejoignis le champ de bataille à Sésanne le 6 septembre où je fus versé au 273e à la 19e Cie et maintenant je suis cycliste à la 21e Cie du même 273e; je vous ai envoyé des cartes de Reims et de Taissy (Marne), mais je ne puis timbrer mes lettres (faute de timbres) et je ne sais si la Franchise militaire existe pour l'étranger et si mes lettres vous parviennent.

J'eus le bonheur de ne pas connaître la retraite et d'entrer en ligne de feu à Césanne pour la bataille de la Marne suivie de notre marche en avant de 85 kilomètres en trois jours. Dès ce 6 septembre, je recevais le baptême du feu et le 7 j'étais dans les tranchées devant un bois où l'ennemi se trouvait; notre artillerie faucha le bois la journée entière, et le soir je fus désigné pour commander la pointe d'avant garde qui devait s'assurer qu'il n'y avait plus d'ennemi dans le bois et que la colonne pouvait avancer: mission assez délicate et périlleuse. En fait de boches il n'y restait que des cadavres, et dans la nuit nous butions à chaque pas sur des morts, des mourants, des chevaux tués; c'était horrible, la vue et l'odeur, tout cela, dans la nuit, était repoussant; nous couchâmes sur la route du village de Talus—Saint-Prix aussi jonché de cadavres. Le lendemain, marche en avant, l'arrière-garde ennemie nous arrête à Coligny; nous les culbutons à la baïonnette. J'ai vu là un bel exemple d'insouciance française; on sonne la charge, quand un lièvre apeuré passe dans nos jambes, quelques hommes oubliant les balles et les obus se mettent à charger le lièvre qu'ils auraient capturé si un capitaine ne leur avait fait remarquer qu'ils avaient autre chose à faire prisonnier qu'un lièvre!!! J'ai trouvé cela très chic. Le surlendemain nous traversions Epernay, puis la Marne, prenions Reims à la baïonnette, et là s'arrêta notre marche en avant car l'ennemi fortement retranché, nous a tenus là. Je suis encore aux environs de Reims; partout, aux environs, on s'est battu chaudement, et les tombes ne manquent pas; un peti tertre, une quent pas; un petit tertre, une mort sert de couronne, et c'est tout: il y en a des milliers. Les cadavres boches, enterrés là, sont recouverts de leur veste et comme couronnes, des betteraves.

Quand je suis arrivé, le soldat était triste, la hantise du canon, la vue des cadavres, les villes et villages pillés, saccagés, incendiés et détruits par les obus, retenait tout chant, toute plaisanterie; maintenant l'habitude est prise, les chansons ont repris, on joue aux cartes à 500 mètres de l'ennemi. On qualifie leurs petits obus de 77 de boites de singe, leur 120 de marmites et leurs 420 de pots à soupe, et l'on regarde éclater ces divers ustensiles à 100 mètres, quelquefois à moins, sans s'émotionner. La vue du mort n'effraie plus, quand aux habitations pillées et détruites, comme l'on ne voit que cela, on ne s'en occupe plus. Tous nous espérons aujourd'hui que la bataille du Nord et des Flandres, se terminera par la fuite des boches en Belgique, peut-être en Allemagne et nous qui les tenons encore en Champagne, nous aurons rudement à courir pour les rattraper, mais ce sera bientôt, cela se sent. J'ai assisté à la messe dimanche dans une petite église à 1,500 mètres des tranchées allemandes, artilleurs, génie, fantassins, officiers et soldats se pressaient et tous chantaient la grand messe; l'église trop petite; les retardataires montaient et répondaient suivant la messe à l'extérieur près des fenêtres dont toutes les vitres ont été brisées par les éclats d'obus, c'était vraiment beau; l'on termina par le De Profondis *pour nos frères d'armes tombés.*

Ici nos tranchées sont à 250 mètres des tranchées ennemies, il ne fait pas bon de montrer la tête! Eh bien, en 8 jours nous n'avons pas eu un mort, seulement 8 blessés dont un seul gravement; ils sont de bien mauvais tireurs."

UN EXEMPLE

S'il est besoin d'exemples et de précédents éclatants pour convaincre les plus récalcitrants du rôle néfaste que joue chez tout peuple l'alcool sous ses formes de consommation les plus diverses et des merveilleux effets que peut entraîner sa suppression partielle et surtout complète, on n'en saurait trouver de plus convaincant et de plus vaste que celui que vient de donner au monde entier la Russie. Dans le succès que tout fait prévoir pour les armées des Alliés, c'aura été l'un des facteurs principaux sinon le facteur déterminant.

Nul peuple ne buvait plus que le Russe et plus alcooliquement. Nulle part l'ivrognerie n'était plus répandue, plus générale. L'alcool tenait le peuple assujetti à la misère et le dégradait. Un billion de dollars chaque année se dépensait pour l'alcool. Les prisons regorgeaient d'ivrognes tandis que les enfants en haillons et les femmes meurtries de coups vagabondaient dans les rues des villes. Tel était le mal que le gouvernement qui tirait de son monopole de l'alcool un revenu annuel de $500,000,000, concevait de graves alarmes pour l'avenir de la Russie. Quelque grande que fut son inquiétude, il n'osait passer le fer rouge dans la plaie. Ce que craignaient de timides gouvernants, apeurés de se priver du plus clair de leurs revenus, les nécessités de la guerre l'imposèrent.

Avec les perfectionnements militaires d'aujourd'hui rien n'est plus important qu'une prompte mobilisation. Elle est le gage du premier succès et à ce premier succès sont liés tous les autres. En 1904, la mobilisation des troupes russes s'était trouvée entravée et dans une très grande mesure par l'ivrognerie des soldats. Un pareil contre-temps et qui dans les circonstances pouvait être presque fatal se devait éviter. En militaire qui aux grands maux appliquent les grands remèdes, le grand-duc Nicolas, commandant en chef des troupes russes, prohiba la vente de toute liqueur alcoolique hormis dans les clubs et les restaurants. Un mois de ce régime prouva aux Russes sa valeur. Un second mois vit disparaître les licences des restaurants et des clubs et convainquit à tel point l'empereur qu'il a interdit pour toujours la vente de l'alcool dans son empire.

Les dépôts dans les banques d'épargne se sont accrus. La vente des viandes, des denrées alimentaires, des vêtements et des meubles a augmenté. On dépense maintenant pour les nécessités de la vie les $15,000,000 que chaque jour l'on dépensait pour l'alcool. L'ouvrier qui il y a quatre mois ne travaillait que trois ou quatre jours par semaine en travaille maintenant six: les fréquents congés d'ivrognes sont chose du passé. On besogne de plus longues heures et l'ouvrier offre plus de résistance à la fatigue. Les femmes et les enfants qui autrefois portaient de nombreuses traces de mauvais traiements montrent aujourd'hui des visages réjouis. Il y a du pain sur la table, du lait pour les petits et du feu dans le poêle.

LA CAVALERIE

(La *Croix*, Paris)

Il y a quelque temps, les *communiqués* nous ont parlé avec insistance des masses de cavalerie qui opèrent dans le Nord. Ils répondaient à la préoccupation du public, désireux d'être renseigné sur cette arme, dont on n'avait rien dit depuis le commencement de la guerre. Etait-ce donc vrai que, en présence de l'armement moderne, elle devenait inutilisable?

Dans les milieux militaires, on n'a pas perdu le souvenir des débats passionnés qui s'engagèrent sur ce sujet, il y a une dizaine d'années, à la suite d'un article retentissant du général de Négrier. Celui-ci, s'appuyant sur certains faits de la guerre sud-africaine, qu'il interprétait à tort, avait conclu à la nécessité d'une transformation complète de la cavalerie, qui serait devenue une sorte d'infanterie montée. En d'autres termes, le cheval, au lieu d'être pour le cavalier un instrument de combat, devenait un simple moyen de transport, comme la bicyclette pour le chasseur cycliste. La cavalerie ne combattait plus par le choc, mais seulement par le feu.

Cette hérésie militaire fut relevée comme elle méritait de l'être, non seulement par les cavaliers amoureux de leurs armes, mais par les généraux les plus qualifiés pour répondre à leur camarade, entre autres le général Langlois, dont le ferme bon sens ne se laissait pas prendre aux apparences.

Le progrès des armes à feu n'a rien changé à la mission de la cavalerie; il a seulement modifié les conditions de son emploi. Avant la bataille, elle est toujours chargée de rechercher l'ennemi, de reconnaître sa direction de marche et la composition de ses colonnes; en un mot, de recueillir tous les renseignements utiles pour éclairer le commandement. L'emploi des avions pour la découverte stratégique n'a que peu diminué l'importance de son rôle: elle complète les indications données par les aviateurs. Une reconnaissance menée par un officier doué de sang-froid, de coup d'oeil et d'initiative rend les mêmes services qu'autrefois, grâce à la précision des renseignements qu'il rapporte. Telle, entre beaucoup d'autres, celle exécutée par ce lieutenant du 18e dragons, qui fut cité à l'ordre de l'armée *pour avoir délimité sur son passage tout le contour des lignes ennemies, sur une longueur de 150 kilomètres.*

Pendant la bataille, une cavalerie bien commandée trouvera le moyen de s'employer, malgré les armes modernes. Il ne s'agit pas de charger sur des tranchées ou sur des murs, mais de guetter l'occasion et de la saisir dès qu'elle se présente pour attaquer toute troupe qui fléchit. D'ailleurs, cette occasion ne se présentera jamais sur le front. La place de la cavalerie est donc sur les flancs. Elle peut y cueillir de beaux succès. Quand des fantassins se retirent, battus, démoralisés, épuisés par la fatigue, peu importe qu'ils aient entre les mains des fusils à tir rapide ou des fusils à pierre, ils ne se servent pas mieux des uns que les autres, et la brusque menace des lances les pelotonne en un troupeau affolé. Pour obtenir ce résultat, l'effet de la surprise doit se joindre à la violence du choc.

Mais la cavalerie est, par excellence, l'arme de la poursuite. C'est donc son action qui fait les succès décisifs. Si les Bulgares avaient eu une cavalerie suffisante, après Kirk-Kilissé, ils entraient à Constantinople en poussant devant eux les Turcs qui fuyaient en désordre. Faute de les avoir poursuivis, ils les ont laissés s'arrêter derrière les lignes de Tchataldja, qu'ils ne purent jamais enlever. En 1870, la cavalerie allemande, qui, dans la journée du 16 août, se montra excellente sur le champ de bataille et contribua à nous immobiliser par ses charges répétées, manqua absolument de mordant et ne profita jamais de la victoire. Le nôtre possède à son actif des chevauchées magnifiques. Espérons que ces beaux jours renaîtront pour elle.

Elle dispose aujourd'hui de moyens d'action qui lui donnent une grande puissance offensive et défensive. Chaque division de 6 régiments possède, outre ses mitrailleuses, un groupe de 2 batteries à cheval et un groupe cycliste de 300 fusils.

Les cyclistes sont munis de bicyclettes pliantes, qu'ils peuvent charger sur leur dos, pour marcher et combattre à travers champs. Sur la route, ils se déplacent à une vitesse de 12 à 14 kilomètres à l'heure, donc plus vite que la cavalerie, qui ne dépasse guère 8 kilomètres comme vitesse moyenne.

Leur rôle est de faciliter à celle-ci la marche en avant ou en retraite, par l'occupation des passages que pourrait lui disputer l'ennemi, tels que ponts, gués, défilés. Pour le combat, ils tiennent les points importants du terrain, interviennent par leur feu et, en cas d'échec, protègent la retraite de leur division.

Dans la poursuite, ils lui apportent également l'appui le plus efficace en lui permettant de se réserver tout entière pour le combat à cheval. Mais son meilleur auxiliaire est alors l'artillerie, qui, de loin, désorganise l'ennemi, jette le trouble dans ses colonnes et en fait une proie facile pour les escadrons. Ceux-ci ne se contentent pas de pousser droit devant eux. Grâce à leur vitesse, ils se portent, au besoin par de longs détours, jusque sur les flancs de l'ennemi, quelquefois même lui coupent la retraite, prenant les convois et l'artillerie, faisant des quantités de prisonniers. C'est par ces mouvements hardis qu'ils transforment une retraite en déroute.

Les plaines flamandes ont vu ces temps derniers de grands chocs de cavalerie. Les escadrons se sont déployés au galop et précipités les uns sur les autres, la lance en avant. Comme les adversaires sont braves, aucune des lignes n'a tourné le dos avant l'abordage, et la mêlée s'est engagée. Les lances brisées, les sabres jaillissent du fourreau. Nos cavaliers ont l'avantage; ils pointent, suivant la tradition de leurs ancêtres, les cuirassiers et les grenadiers à cheval, qui, en 1805, 1806, 1809, ont fait, avec leurs grandes lattes droites, de vrais massacres des Prussiens et des Autrichiens. Ceux-ci, à cette époque, frappaient avec le tranchant du sabre, se découvrant chaque fois et donnant ainsi prise aux redoutables coups de pointe que leur lançaient les cavaliers français. Il en est toujours ainsi. Le plus souvent, les combats individuels tournent à l'avantage des nôtres; depuis le commencement de la campagne, ils ont conservé l'ascendant moral; nous n'en voulons pas d'autre preuve que ces nombreuses citations à l'ordre de l'armée, où l'on voit quelques-uns de nos cavaliers mettre en fuite ou faire prisonniers des ennemis au nombre bien supérieur. Nos alliés britanniques ont également cette impression. Un officier de la garde anglaise nous disait récemment que toutes les fois que leurs escadrons ont abordé les Allemands, ceux-ci n'ont pas tenu. Dans le combat de cavalerie, l'ascendant moral est à lui seul le gage du succès.

Il est quelques-unes de ses missions que la cavalerie ne peut remplir que pied à terre. Ce sont celles qui exigent l'emploi du feu, comme l'attaque ou la défense d'un pont, d'une localité. Munie d'une carabine excellente, elle s'acquitte parfaitement de ce rôle. Jadis, les dragons étaient spécialisés dans le combat à pied. Aujourd'hui, toutes les subdivisions de l'arme sont employées à peu près de la même manière. Mais cuirassiers, dragons, hussards, chasseurs d'Afrique, spahis conservent chacun, avec leur uniforme spécial, leurs traditions glorieuses, dont ils s'enorgueillissent justement, et qui contribuent à nourrir chez eux l'esprit de corps. Nouveaux venus parmi cette élite, les goumiers marocains ont tenu à honneur de se montrer dignes des vieux régiments à côté desquels ils sont appelés à combattre, et tous s'apprêtent à sortir victorieux des grandes mêlées de Belgique. Ils n'oublieront pas qu'en 1815 ces plaines virent, à Ligny, l'écrasement des hussards prussiens de Blücher par nos cuirassiers et nos lanciers.

X.

D'après des renseignements certains, il paraît que l'année prochaine commencera, comme d'habitude, le 1er janvier.

* * *

On remarquera avec plaisir que le temps n'a pas changé depuis qu'il n'y a eu aucune variation dans la température.

* * *

Monsieur l'ingénieur en chef des ballons souterrains et des vélocipèdes en pierre de taille ne recevra pas demain ni les jours suivants.

UN REGIMENT ALLEMAND ANEANTI

De Nieuport à Dixmude des duels d'artillerie sont engagés. — Le terrain inondé jusqu'au sud de cette ville rend les opérations allemandes très difficiles

Paris, 17.—Le communiqué officiel publié hier ne contient que les quelques mots suivants:

"La situation n'a subi aucune modification."

* * *

Paris, 17.—Le communiqué officiel suivant a été publié hier:

"Pendant la journée d'hier, le long du canal de l'Yser, depuis Nieuport jusqu'en amont de Dixmude, la lutte s'est limitée à des duels d'artillerie.

"Cette région ayant subi de nouvelles inondations, le territoire submergé s'étend à présent au sud de Dixmude jusqu'en un point situé à cinq kilomètres au nord de Bixschoote.

"Les forces ennemies, qui s'efforçaient de traverser le canal entre Dixmude et Bixschoote, furent toutes rejetées au delà des ponts. Un régiment allemand a été complètement anéanti en un point situé au sud de Bixschoote.

"Au sud-est d'Ypres nous avons repoussé deux autres attaques allemandes. De plus nous avons pris l'offensive et avons reconquis certains points de soutien dont l'ennemi avait réussi à s'emparer il y a quelques jours.

"Entre la Lys et l'Oise il ne s'est produit que des engagements d'importance secondaire, et nos positions avancées ont fait des progrès partiels.

"Dans la région de l'Aisne et en Champagne il y a eu des duels d'artillerie qui n'ont produit aucun résultat.

"En Argonne, les Allemands ont encore, sans succès, attaqué le village de Saint-Hubert.

"Dans la région de Saint-Mihiel une attaque imprévue de l'ennemi contre Apremont a échoué.

"Il y a eu peu d'activité dans les Vosges."

* * *

Paris, 17.—Il se confirme que les pertes allemandes autour d'Ypres ont été énormes. Un groupe de 120 hommes, qui a été capturé, était tout ce qui restait de 1,000 soldats qui avaient quitté leurs tranchées pour charger. Les compagnies de la garde prussienne, qui comptent habituellement 250 hommes, ont vu leurs effectifs réduits à 50 ou à 100 hommes. La lutte était si intense que les Allemands retirèrent tous leurs avant-postes et leurs sentinelles et mirent tout leur monde à l'abri dans les tranchées.

* * *

Londres, 17.—Le correspondant du "Times" dans le nord de la France annonce qu'une chute de neige, suivie de fortes pluies, a converti les routes en véritables canaux de boue. Il ajoute:

"Le mauvais temps est en train de transformer tous les chemins de Flandre en sillons de poix graisseuse qui rend la circulation des automobiles très dangereuse, et, quoiqu'il soit certain que l'hiver n'arrêtera pas la lutte, il en rendra les conditions extrêmement dures.

Le correspondant du "Star" à Rotterdam dit que le bruit court qu'une forte troupe allemande a été séparée du gros de l'armée par l'inondation et est maintenant cernée.

Pendant que la bataille continue sur les bords de l'Yser, les Allemands achèvent la construction de nouvelles lignes de défense qui, en lignes parallèles, s'étendent depuis Ostende jusqu'à la frontière hollandaise. S'ils sont forcés d'évacuer leurs positions actuelles, il est probable qu'ils s'efforceront de passer l'hiver dans des positions soigneusement préparées.

LA SITUATION EN ARGONNE

Loin de reculer les Français ont, depuis un mois, avancé de cinq à dix kilomètres

Paris, 20.—Une explication semi-officielle de la situation de l'armée française dans la forêt de l'Argonne a été publiée cet après-midi. Elle est ainsi conçue:

"Le front de bataille n'a pas sensiblement changé depuis deux mois. A certains points, les tranchées françaises et allemandes ne sont pas séparées par une distance de plus de 50 mètres. L'infanterie y combat avec une fusillade constante et tous les expédients des opérations de siège sont mis en oeuvre.

"Ce siège a de grandes ressemblances avec celui de Sébastopol; chaque jour, des engagements se produisent et ont quelquefois pour résultat de faire reculer, soit la ligne allemande, soit la ligne française, d'une distance de 150 mètres.

"Les deux armées opposées ont subi de grosses pertes, mais, là comme partout ailleurs, les pertes allemandes ont certainement dépassé de beaucoup celles des Français."

Cette explication a été amenée par la publication, par la presse allemande, d'un avis déclarant que les Français avaient été complètement chassés de l'Argonne et que Verdun était assiégé.

A ce sujet, la note semi-officielle déclare que les Français n'ont pas cessé d'avancer en Argonne et qu'ils occupent maintenant des positions situées de 5 à 10 kilomètres en avant de celles qu'ils occupaient il y a un mois.

LES PREPARATIONS DE L'ALLEMAGNE

Toute la Prusse orientale était préparée pour parer à l'invasion des Russes

Pétrograde, 17.—Il est établi, par un rapport du général Rennenkampf, que son attaque subite sur Koenigsberg, au commencement de la campagne russe, avait eu pour but de distraire les Allemands d'une attaque sur Paris; il ajoute, de plus, que les préparatifs allemands, en vue d'une guerre possible avec la Russie, étaient aussi grands et aussi complets que ceux faits dans l'intention d'envahir la Belgique et la France.

Il n'existe aucune maison, ni même aucune cabane de paysan, sur toute la frontière de Prusse orientale, qui n'ait pas le côté faisant face à la Russie construit en solide maçonnerie, devant servir à mettre des fusils. Souvent, ce mur possède des trous pour pouvoir passer un canon de fusil. De la même manière, les fondations sont arrangées de telle sorte qu'elles peuvent être presque instantanément converties en tranchées.

Tous les villages aussi ont en des terrassements, d'apparence inoffensive, à des points convenablement choisis, qui étaient, sans aucun doute, des fortifications parfaitement bien établies, pendant qu'à des intervalles réguliers dans toute la contrée, des canaux d'irrigation étaient construits à l'usage de tranchées.

Toutes les localités ont eu un système parfaitement organisé de téléphones et télégraphes souterrains.

Tout cela existe depuis dix ans au moins.

LA DUREE DE LA GUERRE

Les officiers ne prévoient pas la fin des hostilités avant le mois de septembre 1916.

Londres, 23.—Une dépêche de Bordeaux au "Standard" dit que les officiers français ont fixé le mois de septembre de l'année 1916, comme devant être la date la plus rapprochée de la cessation complète des hostilités, et qu'ils prévoient que six mois, pendant lesquels aura lieu un armistice, seront nécessaires, pour régler les conditions de paix.

"Un Français, officier de cavalerie, qui vient de revenir du front avec une épaule brisée, m'a dit qu'il ne pensait pas que la cavalerie était ce qu'il y eut de plus utile dans la guerre acuelle. Il a vu des batailles dans le sud de l'Afrique, et a pu apprécier la valeur de l'infanterie à cheval, et il est fermement convaincu, que l'on comprendra bientôt que le cheval, excepté pour les transports et l'artillerie, n'est qu'une quantité négligeable.

"Vous avez lu dans vos journaux, ajouta-t-il, que la cavalerie avait fait ceci ou cela, ou remporté tel ou tel avantage mais elle disparaîtra bientôt en tant qu'unité de combat, et le sabre cèdera la place au fusil ou à la baïonnette. Certainement il doit y avoir un certain nombre de régiments de cavalerie, mais ils ne rendront pas maintenant les mêmes services qu'auparavant.

"On augmentera dans une large mesure les cyclistes de l'armée dans les prochaines guerres européennes, on n'a pas encore apprécié leur valeur exacte. Avant la fin de la guerre, dans les armées françaises et anglaises, il y aura dix fois plus de cyclistes que ceux employés actuellement. Nous aurons besoin également de trois fois plus d'automobiles. La première réquisition n'est rien en comparaison de ce qui sera demandé dans la suite.

"Parlant encore de la cavalerie, cet officier ajouta: Rien ne sera modifié dans les régiments de cavalerie pendant quelques mois encore, mais sous peu, tous les hommes seront armés de fusil et de baïonnette."

UNE BONNE LECON

Comment les Cosaques se conduisirent à Czarnovitz

Pétrograde, 20.—Quand les Russes entrèrent dans la ville de Czarnovitz, le général des Cosaques informa le bourgmestre que s'il ne lui avait pas remis une imposition de guerre qu'il fixait à 300,000 francs, avant cinq heures du soir, la ville serait rasée.

Pris de terreur, les Prussiens donnèrent tout ce qu'ils possédaient. Quand cinq heures sonnèrent, la somme avait été trouvée et le bourgmestre se présenta pour la remettre au général.

Le Cosaque sourit d'un air farouche et lui dit:

—Je n'ai nullement l'intention de prendre votre argent. Reprenez cette somme et rendez-la aux habitants. Je voulais seulement vous faire comprendre le désespoir qui s'empara de nos compatriotes et la lourde charge qui pesa sur eux le jour de la prise de Kamines Podolski."

LA FAMINE EN BELGIQUE

Les enfants arrachent le pain des mains des soldats

Londres, 20.—Le cardinal Mercier, primat de Belgique, qui est rentré dans son pays après une visite en Angleterre, où il a reçu un accueil enthousiaste, a envoyé un émouvant appel au comité américain chargé de recueillir les secours en faveur des Belges. Il demande assistance pour ses paroissiens de Malines, mourant de faim, ainsi que pour ceux habitant dans les environs.

Dans la ville de Malines seule, le cardinal déclare que 12,000 bouches doivent être nourries tous les jours. Dans son télégramme au capitaine C. F. Lucey du comité américain, le prélat belge dit:

"Les enfants vont près des soldats allemands et leur arrachent le pain des mains; ils sont réellement affamés.

"Chaque étranger qui arrive en ville ou entre dans la région, est entouré par un grand nombre de femmes et d'enfants, qui implorent pour obtenir quelque chose à manger. Aucun travailleur ne peut pas obtenir de pétrole; on ne peut se procurer du charbon à Charleroi, mais il est impossible de le transporter, les communications étant interrompues. Le bétail a été vendu aux soldats, mais avec les reçus, les Belges ne peuvent obtenir de viande qu'après la guerre.

"Le cardinal Mercier, ainsi que tout le clergé belge fait un énergique appel au peuple américain pour que les habitants de Turnhout, Malines et le voisinage soient secourus aussitôt que possible."

Le capitaine Lucey ajoute qu'en plus des habitants de la ville, il y a 25,000 personnes dans la région qui ont besoin d'être secourues et il ajoute qu'il envole 400 tonnes de provisions.

La délégation canadienne qui est arrivée à Rotterdam avec le paquebot portant des secours "Tremorvah", a envoyé un appel aux Canadiens pour envoyer du blé.

L'AUTRICHE VEUT LA PAIX

Elle a déjà perdu 900,000 hommes

Londres, 21.—Le "Daily Telegraph" a reçu la dépêche suivante, venant d'Athènes et datée de dimanche:

"Un avis, reçu de Pétrograde par voie diplomatique, annonce qu'on a été informé dans cette dernière ville que l'Autriche, indépendamment de l'Allemagne, se préparait à demander la paix."

Le "Morning Post" publie les chiffres copiés dans un rapport montré à son correspondant par un membre du ministère Honved, établissant que l'Autriche, jusqu'au 1er novembre, dans sa campagne contre la Serbie, a perdu 148,598 hommes et officiers, ce qui représente presque un tiers des forces envoyées dans ce pays au début des hostilités.

En Galicie, l'armée a perdu 752,756 hommes, et dans la Hongrie orientale, 1,772.

L'Autriche, pendant les trois premiers mois de la guerre, a donc perdu un peu plus de 900,000 hommes, tant officiers que soldats, ce qui fait environ 27% de toute l'armée qui avait été mise sur pied.

Le correspondant dit que l'une des raisons pour lesquelles, à son avis, le gouvernement se refuse pour le moment à publier aucune statistique, est que les régiments hongrois des plus renommés, tels que les magyars hussards et les premier, septième et seizième régiments de cavalerie, ont été presque annihilés en France et en Belgique.

"Jamais on avait annoncé officiellement qu'ils avaient été envoyés pour renforcer les uhlans dans l'ouest", ajoute le correspondant.

"Des bruits avaient circulé à ce sujet, mais aucune lettre n'était arrivée en Hongrie aux familles des hussards en question, ce qui me fait supposer qu'elles ont été gardées pour qu'aucun mécontentement ne se produise.

"Je ne m'étonnerais pas si cela avait occasionné aux familles une grande inquiétude et aussi un commencement de rébellion dans le pays, car les habitants du pays pensent qu'aussi longtemps que la Hongrie sera sérieusement menacée et envahie, même par les Serbes, comme c'était le cas, il ne nous est pas permis d'avoir nos régiments Honved en Belgique, même pour y défendre la cause de l'Allemagne."

LE GENERAL LEMAN A MAGDEBOURG

Un jeune Français a vu le vaillant défenseur de Liége

Paris, 22.—Le "Paris-Midi" publie un article sur la vie des prisonniers français en Allemagne, d'après les informations fournies par Georges Rhodes, jeune Français, qui a été enfermé pendant six semaines dans la forteresse de Magdebourg, et a été mis en liberté le 8 novembre, parce qu'il n'avait que 16 ans.

Rhodes qui dernièrement était employé dans un hôtel de Carlsbad, avait été arrêté à Met au moment où il allait passer la frontière, et finalement avait été conduit à Magdebourg, où il servait de domestique aux officiers français faits prisonniers comme lui. D'après lui, les officiers sont traités convenablement, bien qu'ils soient forcés de dormir dans des dortoirs, où il y a place pour vingt-cinq personnes.

Il leur est permis d'acheter des vivres en plus de la nourriture qu'ils reçoivent chaque jour, qui est saine mais peu abondante; mais les prix sont exhorbitants. Tous les paiements sont faits en tokens de bronze, valant deux sous chacun, que les officiers reçoivent tous les trois jours, la somme variant suivant leur grade. Quand le temps le permet, ils se promènent dans les cours de la forteresse, mais ne peuvent pas en sortir.

Rhodes a décrit ainsi l'arrivée du général Leman, le vaillant défenseur de Liége, qui est resté quelque temps prisonnier dans la citadelle de Magdebourg:

"Une automobile arriva, de laquelle descendit un général accompagné par le général Leman. Chacun accourut pour le voir, et les prisonniers le saluèrent avec respect. Il a visité plusieurs fois nos officiers, s'entretenant avec eux, et pénétrant dans leurs différentes chambres. Il était maigre et pâle, et paraissait très fatigué."

Rhodes conclut en disant que si au moment où il a été fait prisonnier, on entendait chanter constamment dans les rues le "Die Wacht am Rhein", les prisonniers ont entendu tout dernièrement les cris poussés par un groupe de socialistes qui ne faisaient que traverser la ville en protestant contre la misère des habitants qui augmente chaque jour.

Département des patrons



Ce long manteau uni est de toute dernière mode. Sur le devant l'empiècement est très profond mais le dos est tout d'une pièce du cou aux hanches. Sur le devant il y a une section de taille au-dessous de l'empiècement. La jupe part de la hanche ou de la ligne basse de la taille. Le col ouvert se termine par un collet montant et les manches petites et ajustées se terminent par une manchette.

Le patron de costume No 6,884 est pour mesures du buste de 34 à 44 pouces. La grandeur moyenne demande deux verges et 7/8 d'un tissu de 54 pouces de large, avec 5/8 de verge d'un tissu de 54 pouces pour le collet et les manchons.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



Blouse à lignes droites et pouvant se porter avec jupe-tunique comme un costume en un morceau. Petite chemisette de fantaisie au col, fermant, haut collet. Double fermeture avec manches petites ou longues. On peut employer du satin, du taffetas, du voile et autres tissus identiques.

Le patron de blouse No 6,875 est pour mesures de buste de 34 à 44. Grandeur moyenne demande deux verges d'un tissu de 36 pouces avec une demie-verge d'une bordure de 27 pouces.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.
Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No.......... Grandeur..........
Nom ....
Rue No. ....
Ville ....
Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

AIDE A LA FRANCE

France aimée du Christ, ô ma Mère, n'est-ce pas une insulte, à ta gloire immortelle que d'écrire un pareil titre: "Aide à la France"!

Depuis quand, France de Clovis, de Charlemagne et de Napoléon tends-tu la main aux nations étrangères!

Aide à la France! Mais tes légions écrasant les Lombards rendaient la sécurité à l'Eglise; tes bataillons obligeaient Witikend à l'obéissance et les Saxons soumis reconnaissaient leur vainqueur..

Aide à la France! Mais tes Chevaliers, de Constantinople à Jérusalem, de Jérusalem à Alexandrie, plantaient l'étendard de Saint Denis sur les vieilles murailles des villes saintes de l'Orient, tes braves se ruaient au cri de "Dieu le veut": contre tous les oppresseurs du droit et de la liberté.

Les Etats-Unis à leur naissance, la Grèce martyre, la Syrie persécutée, saluèrent tes régiments, et ton drapeau claquant joyeusement au souffle de la Victoire sur tous les Continents.

Aide à la France! Mais depuis des siècles le sang et le dévouement de tes missionnaires arrosent les plages lointaines qu'enveloppaient naguère les ombres de la mort, et le feu de ta Charité a réchauffé le monde aux heures néfastes des famines et des guerres: Vincent de Paul, ton fils, lançait ses prêtres-apôtres des rivages ensanglantés de l'Hibernie jusqu'aux rives de Madagascar!

Aide à la France!... Mais tu as vaincu tant de fois sans troupes étrangères. Les guerres de religion, les discordes intestines, la Révolution, la succession des dynasties, n'ont pu tuer ni ton génie, ni noyer ta Foi dans le sang ni tarir les sources de ta fécondité surnaturelle en bonnes oeuvres.

Faut-il donc que l'on me demande d'écrire: *Aide à la France*.

Eh bien! oui, nous te devons douce France de Jeanne d'Arc, cette aide, à l'heure solennelle de la lutte terrible qui doit décider de l'existence de la civilisation et de la charité, pour de longues années.

Ceux que tu as secourus, ceux que tu as établis, ceux enfin de ta chair et de ton sang, te doivent l'élan généreux d'une charité constante, pratique et intelligente.

Ce n'est pas tendre la main que de dire à ses enfants "Aimez-moi". Ce n'est pas tendre la main que de recevoir de coeurs tendres et dévoués le tribut de la reconnaissance.

Pour nous il y a le bonheur et l'honneur de donner.

Nos maisons regorgent d'objets qui peuvent être convertis en trésors de pitié: notre Société oubliera ses plaisirs pour travailler à panser tant de plaies, à secourir tant de misères.

Donnez donc votre temps, donnez votre travail, unissez-vous pour travailler ensemble, oubliez à jamais les rivalités mesquines qui empoisonnent souvent jusqu'au bien que nous faisons.

L'heure est venue.

Vous désiriez peut-être une heure plus glorieuse en apparence, et dans vos rêves de célébrité, dans votre enthousiasme pour les grandes et belles choses, vous ne songiez pas que le bon Dieu vous demanderait l'humble travail de vos mains, les veillées à l'aiguille, le va-et-vient chez des amis, la quête à domicile, le raccommodage lent et ennuyeux... Vous rêviez aux champs de bataille, aux champs plus vastes encore de l'apostolat, et voici que le Seigneur, mortifiant votre amour-propre, ne vous demande que l'hommage inconnu d'un travail que lui seul voit. Les chefs-d'oeuvre de charité, comme ceux d'architecture au sommet des cathédrales, n'ont souvent que le regard des cieux.

Jeunes filles jetées dans la mêlée de ce travail charitable, pensez souvent à la misère que vos travaux iront soulager: pauvre petit être transi de froid, veuve abimée dans sa désolation, pauvre blessé déchiré par la mitraille, malheureux orphelin estropié par la barbarie teutonne.

Donnez donc de ces heures que vous passiez en joyeuses veillées, de ce temps où vos doigts glissent légèrement sur le clavier. Sacrifiez de ces moments passés au théâtre: des larges et des douleurs plus réelles font appel à votre pitié et vous arracheront aux banalités de la vie.

Mais les femmes ne doivent pas être seules à s'enrôler sous l'étendard de la Charité, les hommes ont aussi des doigts, du temps, et de l'argent.

Si nous ressentons l'âpreté de l'hiver que nous commençons, quel hiver nos frères de France et de Belgique n'auront-ils pas à passer. Si malgré nous, le calice d'amertume s'approche de nos lèvres, plaignez le sort de ceux et de celles qui doivent le vider jusqu'à la lie!

Hommes du monde, vous ne verrez pas, il est vrai, le bien que vous ferez, mais, je vous le demande, le Seigneur a-t-il vu dans votre coeur la reconnaissance pour ses bienfaits de chaque jour?

Allons! un peu moins de plaisir et laissez votre coeur suivre sa pente naturelle de bonté chrétienne et canadienne.

Vous-mêmes, ne cherchez-vous pas continuellement quelqu'un pour vous aider, tantôt les banquiers, tantôt l'homme d'affaires, souvent votre domestique! Vous comptez sur la sagesse de votre fils, la sympathie, la fidélité de votre épouse pour affronter les luttes et les brisements de coeur de la vie. Vos frères malheureux comptent sur vous.

Que deviendriez-vous seuls? Si bien encore, si tous vos amis, réduits à la même misère, vous montraient leurs mains vides regrettant l'impuissance de leurs bons désirs?

Or le malheur, la désolation, se répandant sur des campagnes autrefois fertiles, sur des villes centres d'industrie, et l'épreuve cruelle de la guerre réduit les uns et les autres au suprême dégré de la suprême souffrance.

Hélas! souffrir et voir souffrir ceux que l'on aime...

Dans la Bible il y a un cri de douleur maternelle qui m'émeut toujours chaque fois que je le relis. C'est Agar au désert, épuisée de fatigue, sans eau, sans provisions, et qui voit mourir de faim et de soif son fils Ismaël: alors, dans son désespoir, elle s'éloigne de lui en disant: "Tant mieux, je ne verrai pas mourir mon fils Ismaël!"

Ce dernier bonheur du désespoir maternel! Vous avez vu mourir sous vos yeux ou dans vos bras, ces enfants bien aimés, pauvres petits, étiolés sous vos regards, pauvres enfants meurtris... et profanés!!

Hommes du monde, femmes du monde, pensez à cela et demandez-vous si, malgré vos revenus diminués, vous ne pouvez pas trouver encore quelque chose pour l'obole de la charité.

Et vous, enfants de nos écoles, de nos collèges et de nos couvents, enfants choyés avec tant de tendresse, ne trouverez-vous pas place au sacrifice de quelques bonbons, de quelques plaisirs, pour vos frères et vos soeurs de là-bas?

Habituez-vous dès maintenant à la pitié car nous en avons tous besoin au Tribunal de Dieu. Les pauvres du Canada seront les premiers à bénéficier de cette formation. Votre offrande aura son prix, rehaussée par l'innocence de vos jeunes coeurs.

Aide à la France! Oui, reçois, ô ma Mère, cet appel d'un prêtre qui pendant trente-deux ans vécut près de toi. Tu reçus autrefois l'élan de ma jeunesse, la fleur de mon sacerdoce, mon enthousiasme, rayon de ton ciel et flamme de ton coeur. Reçois aujourd'hui ce dernier cri d'amour qui vient jaillir du mien. Au contact de tes douleurs ressenties, j'ai retrouvé toute ma jeunesse d'apostolat et toute ma force de dévouement en ces jours pleins d'épreuves, car je sais, ô ma France bien-aimée, que l'on devient toujours plus fort, plus pur et plus riche en t'aimant.

Emile Piché,
Curé de Saint-Georges.

Fête de Saint Martin, soldat,
11 novembre 1914.

NOUVEL EXPLOIT DU "WALDECK ROUSSEAU"

Le croiseur cuirassé français a coulé un autre sous-marin autrichien

Paris, 20.—On vient d'apprendre que le croiseur "Waldeck-Rousseau" avait coulé dans l'Adriatique un autre sous-marin autrichien.

Les Autrichiens semblent surveiller tout spécialement ce navire de guerre, qui pendant une récente croisière de quatre jours qu'il vient d'effectuer, a eu à repousser les attaques de plusieurs aéroplanes, sous-marins et torpilleurs.

Non seulement il est sorti de toutes ces attaques sans avoir éprouvé la moindre avarie, mais il a réussi après avoir coulé un sous-marin, à donner la chasse et à détruire une flotille de dix-sept contre-torpilleurs autrichiens.

SUR LE QUI-VIVE

Les troupes françaises à la frontière de Lorraine

Blamont (France), 18.—Dans la zone occupée par les troupes françaises sur la frontière de Lorraine, le passant est arrêté presque tous les cent pas par le cri de "halte"; et pendant que, baïonnette au canon, la sentinelle tient le dit passant en respect, le chef du poste voisin accourt et vérifie scrupuleusement ses papiers et son permis.

De chaque côté du chemin, dans les champs, des centaines de soldats, armés de pioches et de pelles, construisent des retranchements, que l'on estime maintenant supérieurs aux fortifications de pierres et d'acier en tant qu'ouvrages de défense.

Ces tranchées sont en effet presque invisibles à l'ennemi qui attaque. Elles ont au moins 1 mètre 50 de profondeur et sont surmontées d'un épaulement de 30 centimètres de hauteur et de même largeur. Cette disposition permet aux occupants de s'y tenir debout.

Au-dessus, on dispose des troncs d'arbres, coupés dans les bois voisins, que l'on recouvre d'une épaisse couche de branchages, en ménageant des ouvertures qui permettront aux soldats de tirer sans être vus. De place en place, on creuse des tranchées transversales par lesquelles les soldats peuvent se rendre à d'autres tranchées, situées plus en arrière, sans s'exposer au feu de l'ennemi.

Le long des chemins, le passant rencontre de nombreux régiments de réserve; les hommes portent sur le dos non seulement, leurs sacs, mais les outils nécessaires à l'établissement des tranchées. Ces hommes font de l'entraînement en vue d'éventualités futures. Ils peuvent, d'un moment à l'autre, être appelés sur la ligne de feu pour soutenir les troupes de première ligne.

Dans les fermes répandues à travers la campagne, il y a des régiments de cavalerie occupés à mettre en état de service leurs chevaux, réquisitionnés pour la plupart. Çà et là dans les champs sont installés des camps d'approvisionnements et des parcs de munitions.

Sur les routes, ronflent les moteurs des anciens autobus parisiens qui apportent aux hommes de première ligne de la viande fraîche, du pain et des légumes. De temps en temps, un motocycliste porteur de dépêches, file à toute vitesse pour remettre aux chefs sur le front, les messages de l'état-major: en se penchant, il donne le mot d'ordre aux sentinelles et continue rapidement son chemin.

Cependant, en certains points, les porteurs de dépêches, eux-mêmes, sont obligés de s'arrêter, car les sentinelles ont établi des barricades formées de tombereaux renversés de chaque côté de la route et d'une échelle ou d'un tronc d'arbre placé en travers, et barrant le passage. Quand on voyage à plusieurs dans la même voiture, chacun doit être muni de son propre permis, qui mentionne son identité et le motif de son déplacement.

Au fur et à mesure que le voyageur approche d'une ville ou d'une position fortifiée, les précautions deviennent de plus en plus sévères. A chaque pont, à chaque passage à niveau et à chaque carrefour sont placées des sentinelles dont la vigilance ne se relâche jamais. Après la tombée de la nuit, il est interdit d'allumer des lumières: aussi les fréquentes sommations des sentinelles, invisibles dans l'ombre, font-elles courir des frissons dans le dos du passant. Il s'arrête sans hésitation, car une balle ne tarderait pas à suivre la sommation si le passant ne se conformait pas immédiatement à l'ordre qui lui est donné de s'arrêter. Plusieurs individus ont déjà été tués de cette manière.

Aux portes des villes, les chefs de poste prennent le nom et le signalement complet de toutes les personnes qui entrent ou sortent de la ville.

LA REINE ERRANTE

Elisabeth, reine des Belges

Elle est là-bas, avec le roi Albert, au milieu des troupes qui combattent. Elle est venue de ville en ville, de camp en camp, de tranchée en tranchée. Elle console de vivre et console de mourir: elle sourit, elle panse des blessures. Elle est toute la douceur et toute la pitié dans ce pays de Flandre où la brume lourde enveloppe un paysage triste, linceul de grisaille sur tant et tant de linceuls de lin.

Elle n'est pas la princesse guerrière chevauchant aux côtés d'un époux victorieux, entrant dans les villes reconquises au son des clairons et des tambours. L'épée la plus légère serait trop pesante à sa main fine et elle dédaigne la parade qui, ailleurs, pousse des princesses à défiler en uniformes coquets à la tête des régiments. Elle n'apparaît que lorsque le canon se tait et quand dans les bataillons on compte ceux qui survécurent à l'assaut. Sans escorte, sans suite, elle glisse d'hôpital en hôpital, d'ambulance en ambulance, la plus noble parmi les nobles femmes qui aident les héros à mourir en beauté, parce que la plus simple, la plus maternelle et la plus humble.

Elizabeth, reine des Belges... Je la vois faisant son entrée à Bruxelles par un beau jour d'automne de l'an 1900, quand elle venait d'épouser le prince Albert, héritier présomptif du trône. Au fond de la voiture de grand gala, elle apparaissait toute petite et fluette à côté de son époux. Elle n'avait pas l'allure majestueuse de la comtesse de Flandre; elle n'avait pas la beauté de la princesse Clémentine, mais elle avait un sourire qui éclairait toute la face jeunette, un regard doux et bon qui touchait le fond de l'âme.

Le peuple de Bruxelles le comprit tout de suite et elle n'eut qu'à apparaître ainsi par un matin ensoleillé pour gagner à jamais sa confiance et son affection. Chez ce peuple frondeur de nature, qui sait très exactement ce qu'il veut, qui ne s'en laissa jamais imposer par les titres, les pompes et le décor de la monarchie, il y eut le sentiment net que cette princesse était très différente de toutes les princesses, qu'elle était plus près de lui, plus compréhensive de ce qui émeut l'âme des foules. On savait qu'elle n'était pas très riche et que le prince l'avait choisie pour elle-même, sans aucun souci de la raison d'Etat; on savait que son père, le savant Charles-Theodor, duc en Bavière, l'avait initié à ses travaux scientifiques et ouvert son esprit aux horizons élargis: on savait, enfin, qu'elle avait des idées bien à elle, des idées de femme et d'artiste, bouleversant les préjugés des gens de cour et qui, dans cette tête couronnée, et servies par une volonté que lentement usait toutes les objections et tous les obstacles, purent s'affirmer avec une rare puissance.

* * *

Dès le premier jour, elle fut la "petite reine", avec une telle nuance d'affection et de tendresse dans la voix que l'étranger comprenait la grandeur de cette expression familière exempte de flatterie. Elle eut tôt fait de transformer l'atmosphère d'une cour que tant de deuils et de tristesses avaient rendue morose. Elle eu cet orgueil d'y attirer les poètes et les artistes, de vouloir que la prodigieuse renaissance des lettres et des arts en Belgique fût la caractéristique du règne. On a souvent parlé de l'influence qu'elle exerçait et de sa part dans l'orientation nouvelle si marquée des forces dirigeantes du pays. Nul ne pourrait dire avec précision quelle fut en cela la part du roi et la part de la reine; mais le fait que ces deux êtres si admirablement doués—toute l'intelligence de la bonté et toute la vaillance de la loyauté—furent mis pour veiller à la grandeur d'un peuple, c'est un miracle de la destinée.

Le socialisme le plus farouche, sans abandonner ses principes, désarma devant la grâce et la simplicité des gestes de cette reine. Quand, au premier jour de la guerre, elle s'en fut, seule, visiter l'ambulance installée à la Maison du peuple de Bruxelles et qu'elle pénétra dans cette salle où toutes les paroles de révolte avaient été criées, on l'acclama comme jamais ne le fut un tribun.

Aussi, quand éclata la guerre, la pensée populaire alla tout de suite à elle: et la reine? Allait-elle, avec les princes et la petite princesse Marie-José, chercher asile en Angleterre ou dans le midi de la France? Non, elle demeura au milieu de son peuple, et elle qu'on ne voyait plus depuis des mois, on la revit brusquement partout. Du moment que le danger était là, que des populations entières étaient menacées de toutes les misères de l'invasion, que des hommes allaient souffrir et mourir, elle ne voulait plus connaître que son devoir, qu'elle entendait remplir jusqu'au bout.

Elle demeura dans Bruxelles jusqu'à l'avant-veille de l'occupation de la capitale par les Allemands; elle se multiplia à Anvers partout où gisaient des blessés et des agonisants. Sous les bombes des Zeppelin et les obus des mortiers allemands, elle allait vers les hôpitaux et les ambulances pendant que le roi allait vers les tranchées, écartant d'un geste de la main et d'un sourire ceux qui timidement lui conseillaient la prudence. Puis, quand il fallut abandonner Anvers, quand il fallut battre en retraite à travers les plaines de la Flandre où des centaines de mille réfugiés se ruaient vers la mer, suprême espoir de salut, elle passa sur les routes tumultueuses, le visage calme, souriant aux soldats et aux malheureux, donnant si bien l'impression d'une sérénité d'âme parfaite que la confiance renaissait au coeur des plus désespérés.

* * *

Elizabeth, reine de Belges, qui ne règne plus à cette heure—et jusqu'à tous vos anciens compatriotes, c'est la lande désolée qui s'étend devant les dunes, porte la plus belle des couronnes: celle que les mystiques voient aux saintes. Elle offre, à une époque qui doute de toutes les vertus, le spectacle sublime d'une faible femme puisant dans les élans de son coeur la force de faire face au destin le plus implacable.

Reine errante, mais reine comme ne le fut jamais l'épouse du roi le plus puissant, elle symbolise toute la patrie meurtrie et qui ne veut pas mourir. Loin des cités orgueilleuses et des palais somptueux, elle va vers les soldats tombés sous la mitraille et quand elle passe près d'eux, les paupières des agonisants se soulèvent pour un dernier regard, une dernière larme: des mains fiévreuses se tendent en un geste de prière et des lèvres blêmes murmurent le mot qui résume toute la tendresse humaine, le mot qu'on retrouve au plus profond de la détresse et qui trouble les coeurs les plus farouches: maman.

Roland de Marès.

L'A. C. J. C.

Une lettre du cardinal Bégin

Dans une lettre adressée à M. le notaire Oscar Hamel, président du Comité régional québecois de l'A. C. J. C., Son Eminence le Cardinal Bégin vient de réitérer à l'Association de la Jeunesse ses plus précieux encouragements.

Nous sommes heureux de publier le texte de cet important document:

Archevêché de Québec,
le 6 novembre 1914.

M. Oscar Hamel, N.P.,
Président du Comité régional québecois de l'A. C. J. C.

Cher Monsieur le président,

Quelle réconfortante bienvenue m'a apportée votre aimable et vaillante lettre du 2 du présent mois, à mon retour de la Ville Eternelle! Je ne pouvais me rapatrier dans ma bonne ville de Québec sous des auspices plus rassurants et plus agréables. Où trouver, en effet, dans cette période de guerre quasi-universelle, la paix et la sécurité sinon dans notre chère patrie canadienne, et particulièrement dans notre vieille cité, qui garde toujours fidèlement les traditions de la foi et de l'honneur chrétien!

Et c'est vous, mon cher président, ce sont les nobles camarades enrôlés sous le drapeau de l'A. C. J. C. qui, avec la milice sacerdotale, êtes les plus dévoués gardiens de cet héritage sacré. Vous savez de quels ennemis est menacée la cité de Dieu, dans l'ordre religieux et malgré l'inexpérience dont votre modestie vous inspire l'aveu, vous avez su trouver, grâce à votre obéissance et à votre esprit de discipline, le secret d'une prudence et en même temps d'une persévérance qui assurent à ce que le zèle et l'entrain du jeune âge peuvent offrir d'excessif et d'inconstant le frein d'une modération salutaire. Vous avez fait vôtre la parole du Psalmiste: Nisi Dominus custodierit civitatem, in vanum laboraverunt qui aedificant eam. C'est donc à Lui, le Maître de la Cité chrétienne, que vous avez fait loyalement acte de foi et hommage: vous êtes ses chevaliers, sans peur et sans reproche; ce sont ses intérêts que vous cherchez à faire prévaloir dans l'ordre social dont il est le principe et la fin suprême.

Ce programme, vous travaillez à l'exécuter par la parole et par l'action, par les oeuvres de zèle et de bienveillance fraternelle, d'abord les uns envers les autres, puis à l'égard de vos frères les pauvres de Jésus-Christ, et de ceux encore plus dignes de compassion qui souffrent de misères spirituelles ou morales, ou qui trouvent insupportable le joug de leur condition sociale.

Et, pour que vore travail soit efficace et complet, vous commencez, selon la leçon du Maître, à prêcher par l'exemple de la bonne conduite, de la piété franche et de la fervente prière. On connaît, en effet, ces veillées d'armes où, du couchant à l'aurore, vous montez la garde devant le Roi eucharistique dont vous voudriez hâter l'avènement parfait. On sait à quelles agapes divines vous retrempez votre ardeur et renouvelez votre jeunesse comme celle de l'aigle pour planer sans faillir dans les hautes régions du devoir et du sacrifice, pour affronter avec une vaillance toujours renaissante les fatigues de la lutte.

Dites donc à ces chers éphèbes de l'A. C. J. C., ma joie et ma consolation, qu'ils sont aussi mon espoir pour l'assainissement des masses populaires, pour la restauration dans le Christ des classes sociales en proie aux influences délétères du vice et de l'erreur.

Je vous bénis donc de tout mon coeur de Pasteur et de père; je vous bénis aussi d'une bénédiction toute spéciale de la part du Vicaire de Jésus-Christ, à qui j'ai raconté les prouesses de votre apostolat et votre zèle louable pour la régénération de vos frères. Il vous connaît maintenant, le Très Saint-Père, comme je vous connais moi-même, et, comme moi, il vous aime et vous bénit. Lui aussi, le successeur de Pierre, il compte sur vous pour être les apôtres de la vérité et de la vertu dans la sphère que vous assigne l'autorité de vos chefs spirituels et où vous rayonnez, par votre exemple, l'influence salutaire du Maître que vous servez.

Agréez, cher Monsieur le Président, l'assurance de mon paternel dévouement en N.-S.

† L. N., Card. Bégin,
Arch. de Québec.

LES FORCES DE LA FRANCE

Elles sont loin d'être épuisées.

Londres, 18.—On peut annoncer comme venant d'une source indiscutable et dont l'évidence a été confirmée, qu'il était incorrect que la France avait déjà amené toutes ses forces sur le front. En arrière de l'armée qui tient la longue ligne de bataille, se trouvent de nouvelles armées que le général Joffre engagera dans l'action lorsqu'il jugera le moment opportun.

On admet généralement que la France n'était pas prête quand la guerre a été déclarée; qu'il n'y avait pas assez de vêtements; que l'artillerie n'était pas aussi complète que les amis de la France l'aurait espéré, et que par conséquent la mobilisation s'était trouvée sérieusement retardée. Près de quatre mois se sont maintenant écoulés, pendant ce laps de temps, un ministère exceptionnellement capable, a fait usage de tout son pouvoir pour remettre les choses en état et compléter la mobilisation. Tout porte à croire que les approvisionnements de chaussures et d'autres vêtements sont en quantités suffisantes, que tout ce qui a pu manquer dès le début, a été complété, et que la mobilisation française se trouve maintenant presque achevée. Il s'ensuit que bientôt la France deviendra de plus en plus en condition parfaite, tandis qu'au contraire, la force des combattants allemands ira proportionnellement en déclinant.

L'administration du théâtre Robert-Houdin recevra tous les jours... les ordres relatifs aux séances en ville.

On lit dans l'*Eclair*, journal de Tonnerre:

"La foudre est tombée sur la mairie et l'a réduite en *poudre hier;* le maire et l'adjoint se sont mis en natre pour se sauver tous les deux: le conseil municipal s'est immédiatement réuni pour délibérer sur l'accident, et s'est tellement perdu en conjectures, qu'on n'a pas encore pu le retrouver à l'heure qu'il est."

L'INVASION DE LA PRUSSE CONTINUE

Les Russes occupent Soldau et s'avancent entre cette ville et la forteresse de Thorn.—Le froid et la neige sont défavorables aux Allemands.

Londres, 18.—Une dépêche d'Amsterdam à l'agence Reuter dit:

"Le sous-préfet de Marienwerder, en Prusse orientale, a lancé une proclamation pour prévenir la population que l'armée russe s'avance entre Thorn et Soldau, mais qu'on s'attend à ce qu'elle rencontre, du côté allemand de la frontière, d'importantes forces allemandes qui ne tarderont pas à l'obliger à livrer une bataille décisive.

Une dépêche de Pétrograde dit qu'on y a annoncé officiellement aujourd'hui que les Rusess avaient recapturé Soldau, et que les Allemands, en pleine retraite, avaient évacué Angerbourg, à l'extrémité nord des lacs de la Masovie.

Entre Cracovie et Czestochov, les Allemands ont reçu des renforts et offrent une résistance opiniâtre, mais, néanmoins, l'avance russe se poursuit régulièrement.

Les troupes russes s'avancent de nouveau vers la Hongrie à travers les cols des Carpathes.

* * *

Rome, 18.—Le "Giornale d'Italia" publie une dépêche de Venise disant que Cracovie, capitale de la Galicie, est en flammes et que les habitants s'enfuient de la ville

* * *

Londres, 18, soir.—Il est évident que le général von Hindenburg craint que l'armée allemande qui opère en Prusse orientale ne subisse un désastre. Cette armée a été sérieusement affaiblie dernièrement par le retrait de troupes qui ont été envoyées au secours de la frontière de Silésie, et l'avance des Russes a pris des proportions inquiétantes. Aussi le général von Hindenburg renvoie-t-il en toute hâte de nouvelles troupes de renfort à l'armée qui lutte autour des lacs de la Masovie.

A en croire les apparences, la campagne de Prusse orientale a soudain repris une importance extrême dans le plan de campagne général de la Russie. On croit généralement que le nouveau mouvement offensif russe dans cette région a pour objet de forcer les Allemands à affaiblir leurs lignes de défense le long de la frontière de Posen et de Silésie. Il n'en est pas moins vrai que, si l'invasion de la Prusse orientale par les Russes réussissait, l'invasion de la province de Posen et de la Silésie en serait énormément facilitée.

* * *

Pétrograde, 18.—D'après les derniers renseignements reçus du front, l'avance russe en Prusse orientale est facilitée par le temps froid. Jusqu'à présent les mouvements des troupes dans cette région marécageuse avaient été retardés par le mauvais état des chemins. Ces conditions désavantageuses n'existent plus maintenant que la terre est gelée.

Depuis deux jours la neige tombe dans cette région, mais son épaisseur n'est pas encore suffisante pour s'opposer sérieusement aux mouvements des troupes.

LES ALLEMANDS EN BELGIQUE

Ils s'emparent des hommes valides et veulent les envoyer en Allemagne pour combattre les Russes

Londres, 20.—Le "Morning Post" dit que, parmi les fugitifs belges qui sont arrivés hier à Londres, se trouvaient trois gardes civils venant de Verviers. Ces hommes déclarent que, depuis que le roi Albert a lancé son dernier appel aux hommes capables de porter les armes, les Allemands ont pris des mesures énergiques pour recruter de force des hommes en Belgique.

Les hommes jeunes, surtout ceux qui appartiennent à la garde civile, sont soumis à une surveillance rigoureuse. Les Allemands ne cachent pas leurs desseins: ils veulent emmener ces hommes en Allemagne et leur faire prendre les armes contre la Russie. Les Belges s'y refusent énergiquement et essayent de passer en Hollande; mais la frontière est gardée par des uhlans qui tirent sur tous ceux qui s'enfuient.

Il y a quelques jours il s'est produit un engagement très vif, entre une patrouille de uhlans et 250 membres de la garde civile, à Serain, sur la Meuse. Ces Belges, déterminés à ne pas aller en Allemagne, s'étaient cachés dans un bois où ils furent découverts par les uhlans qui ouvrirent immédiatement le feu sur eux.

Les gardes civils n'avaient pas d'armes à feu, car depuis longtemps les Allemands ont confisqué toutes les armes, mais ils possédaient des couteaux et s'en servirent pour attaquer les uhlans, dont plusieurs furent tués. Un certain nombre de gardes civils furent blessés. Après le combat, la plupart des gardes civils parvinrent, à la faveur de la nuit, à passer la frontière et à gagner Maestricht.

BIBLIOGRAPHIE

LE PARLER FRANCAIS

Bulletin de la Société du Parler français au Canada

SOMMAIRE

Belgicismes et canadianismes, *Adjutor Rivard.*

Les Parlers de France au Canada, *Camille Roy, ptre.*

Enquête, *Rédaction du Parler français.*

Jeanne Le Ber (poésie), *W. Chapman.*

La lute contre la littérature pornographique, *Adalbert Guillot, C. SS. R.*

Autant de pris, *Antoine.*

Revues et Journaux, *A. R.*

Aubes martiales: *Alea jacta est* et *Debout!* (poèmes), *J.-Emile Boivier.*

Questions et réponses, *Le Chercheur.*

Au service des intérêts français: Tableau d'honneur, *Le Parler Français.*

Les livres, *A. R.*

Lexique canadien-français (suite), *Le Comité du Glossaire.*

Ligue des droits du français: Liste d'expressions pour le commerce et l'industrie (à suivre).

Rédaction et administration: *La Société du Parler Français au Canada*, Université Laval, Québec.

—Abonnement: Deux piastres par an: au numéro, 20 sous.

LE KAISER REND L'ARGENT

Les villes allemandes occupées par les Russes, paient de lourdes contributions de guerre

Copenhague, 19.—On annonce aujourd'hui de Berlin, que les Russes font payer aux villes de la Prusse orientale qu'ils ont prises, une contribution, correspondant approximativement aux taxes de guerre levées par les Allemands sur les villages belges de même importance. Ces contributions ont été prélevées de la même manière que celles recueillies par les Allemands en Belgique.

Les autorités allemandes de la Prusse orientale ont donné des ordres aux habitants, d'abandonner leurs maisons avant l'arrivée des Russes, d'emporter tout ce qui avait de la valeur et d'emmener leurs troupeaux, de manière à priver les Russes de provisions. Les maisons doivent être brûlées pour que les Russes ne trouvent aucun abri.

UNE ORGIE ALLEMANDE A ANDENNE

Comment les habitants de la petite ville belge durent demander leur pardon

Paris, 22.—Le "Figaro" publie le récit suivant:

Andenne est une jolie petite ville belge qui se mirait dans la Meuse, tout près de Huy, dans la province de Namur.

Le 26 août, les Allemands y firent leur entrée. Ce fut, au pas de parade, et parmi les chants vainqueurs, l'entrée arrogante du 28e régiment de pionniers, quatre mille hommes, quatre mille brutes.

Andenne fut aussitôt leur proie. Sous les yeux de leurs officiers, les soldats commencèrent tout d'abord leurs excès par un pillage systématique des magasins. Faisant la chaîne, ils se passèrent de mains en mains tout ce qui pouvait être mangé, bu ou fumé, remettant à leurs officiers les choses les plus précieuses, et notamment les cigares les plus fins.

Le soir, ce fut l'orgie. La soldatesque germanique s'enivra. Le vin et l'alcool ayant échauffé les têtes, des rixes éclatèrent entre les brutes du kaiser: les revolvers parlèrent et le sang coula.

Du coup, Andenne était condamnée. Pour expliquer le meurtre des uns et des autres, les soldats allemands accusèrent—naturellement—les infortunés habitants de la malheureuse petite ville d'avoir tiré sur eux: et durant trois jours ils se livrèrent—par ordre—au pillage et aux pires violences.

Cependant que les officiers faisaient—par trains—expédier chez eux les meubles, les tableaux, l'argenterie, les bronzes, les bijoux les plus précieux, les soldats volaient, assassinaient et se prodiguaient en raffinements de cruauté. C'est ainsi qu'ayant assassiné le mari, ils forcèrent sa femme à les servir dans la pièce même où gisait le corps de son époux, dont elle devait, pour leur verser à boire et leur donner à manger, franchir, sans cesse, le cadavre sanglant.

Et la chasse aux citoyens s'exerça dans les rues; cinq cents hommes furent pris, entraînés aux abattoirs de la ville, et fusillés sur place; en des carrefours, hommes, femmes et enfants furent massés et mitraillés.

Quatre-vingt maisons furent incendiées, anéanties, et le lendemain du troisième jour, les Allemands s'avisèrent d'un geste odieux de clémence.

Par affiches placardées dans la ville et signées du chef de ces quatre mille bandits, les habitants de la ville furent convoqués à "la fête du pardon d'Andenne".

Ce fut une fête cynique, d'une barbarie immonde. Valides et infirmes y furent traînés: sur la grande place, des tables avaient été dressées, et la soldatesque teutonne les occupait, bruyante, ivre d'une joie mauvaise de dégénérés. Elle força les malheureux et les malheureuses à boire, à s'enivrer, à danser avec eux; ceux qui résistaient étaient maltraités; les femmes, les jeunes filles furent soumises aux plus impudiques violences; et enfin, hommes et femmes, après avoir invoqué le pardon de leur ville, durent chanter les hymnes allemands et acclamer l'empereur.

—Voilà ce qu'ils firent, voilà ce qu'ils osèrent, a conté un notable industriel d'Andenne, M.D.. De ces horreurs j'ai été le témoin. J'avais fait fuir ma famille, et j'étais demeuré dans ma chère petite ville pour sauver de mes biens tout ce que je pourrais.

"Mais j'ai dû fuir, à mon tour, pillé, volé, écoeuré. Je me suis déguisé en mendiant, et j'ai pu ainsi échapper au sort misérable dont ont été victimes tant de mes malheureux concitoyens."

LETTRE A UNE AMIE

Troisième lettre

Telle que l'ont imaginé les promoteurs de "l'Aide à la France", la charité porte un cachet si spécial qu'on est tenté de chercher un autre mot pour caractériser ce geste de soutien fraternel. Ce n'est pas ici la pensée distraite d'un bien-être qu'on va procurer à les affligés quelconques dont la misère contraste avec notre confort, c'est le plaisir, si goûté par les femmes, d'agir par sentiment. Nous ne sommes pas, en ce cas-ci, la collectivité indifférente qui s'adresse à une foule étrangère, puisque chaque femme canadienne-française, en signant son nom, désigne comme bénéficiaire de ses dons une personne française de même qualité. Ainsi, la Canadienne, en préparant ses "présents" pour la cousine éprouvée de France, va renouer des liens que quantité de beaux discours ne réussiraient pas à renouer.

Outre la pensée du bienfait matériel que nos envois apporteront des familles en détresse, n'est pas consolant de s'imaginer quelle surprise sera là-bas de voir s'abattre sur la contrée ces milliers de noms si français. On ne peut trop féliciter ceux qui nous ont inspiré cette jolie pensée.

Les dons reçus jusqu'à présent sont des plus encourageants: effets bien propres, presque neufs ou soigneusement raccommodés, tricots de toute sortes, layettes, etc. Ce qui est bien fait et donne bon espoir pour ce qui reste à faire. La tâche n'est pas minime, les malheurs étant immenses. Il faut se figurer le surcroît de misère que l'hivér va faire surgir sur ce dénûment. Un grand nombre de familles errantes vont se réfugier dans des maisons abandonnées, dans des hangars, dans des maisons bâties à la diable où le froid est plus meurtrier pour les familles que la bataille pour les soldats. Dans ces dures conditions d'existence, il semble que l'article dont le besoin se fera plus sentir c'est la couverture de laine. On a fant demandé en France de couvertures de laine pour les soldats que toutes les familles en ont donné jusqu'à épuisement. Que va-t-il rester pour protéger le sommeil des innombrables malheureux qui seront mal logés et mal chauffés. Nous faisons plus spécialement appel à la campagne, sachant combien les plus modestes maisons de nos cultivateurs sont pourvues sous ce rapport. Qu'on diminue d'une ou deux, suivant son moyen, la pile de couvertures (courtes-pointes ou "catalognes" sont également bienvenues) et la Providence comblera le vide.

Donnez afin que Dieu qui dote les familles
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles
... ...
Afin qu'un blé plus sûr fasse plier vos granges
................Afin de voir les anges
Passer dans vos rêves, la nuit.

Essayons surtout de donner de la laine. Dans n'importe quelle de ses transformations la laine est toujours précieuse. Qu'elle devienne gilet, cache-nez, mitaines, bas ou coiffure, son utilité n'est jamais contestable. La "mémére" canadienne qui par habitude, tricotera sans regarder un châle ou un jupon, épargnera de douloureux frissons à la "mémére" française qui s'en enveloppera. La jeune fille qui confectionnera un petit gilet pour un bébé, entendra d'avance le gazouillis de bien-être de son petit protégé. Mettons de la laine, autant que possible, dans le paquet destiné à l'Aide à la France. On la connaît au Canada, la douceur de l'inestimable *laine.*

Le dépôt des offrandes en nature est au numéro 71a rue Saint-Jacques. En ville, le comité fait prendre les colis à domicile. (Téléphone Main 3569). De la campagne, on expédiera franc de port par la poste ou en port dû (collect) par express. Sauf pour les expéditions postales, on est prié de s'entendre autant que possible avec ses amis et connaissances pour expédier en commun dans des caisses: cela épargnera des frais.

Adresser ainsi: "Genin, Trudeau et Cie, pour le Comité France-Amérique, 71a rue Saint-Jacques, Montréal". En même temps, signifier l'expédition à "France-Amérique", section féminine, Immeuble Duluth, à Montréal."

Une amie de Catherine.

Un mot bien allemand.

Thackeray, l'auteur du *Livre des snobs* et de *La Foire aux vanités*, raconte qu'en 1815 on conduisit Blucher au sommet de la cathédrale de Saint-Paul. Le vieux reître parût, à ce spectacle, impressionné. L'immense ville s'étalait sous les yeux de Blucher, à perte de vue. Et les Londoniens qui l'avaient mené là pensaient: "Que va-t-il dire?"

On attendait de ce général fameux un *mot*. Il le proféra. Et après s'être recueilli un instant:

—Que de butin! dit-il.—(Le *Figaro.*)

PARIS EN FETE

La fête du roi Albert est dignement célébrée

Paris, 16.—La France était, dimanche, parée de noir, jaune et rouge en l'honneur de la fête du roi Albert de Belgique. La sympathie envers l'héroïque souverain et son peuple a provoqué une grande manifestation populaire.

L'hôtel de ville, les monuments publics, ainsi que la plupart des maisons de Paris avaient arboré les couleurs belges et malgré une pluie torrentielle une foule immense assistait aux services de l'église belge et de la cathédrale de Notre-Dame. Des milliers de personnes allèrent aux Champs-Elysées, saluèrent le buste du roi Albert et contribuèrent à la quête faite au profit des Belges.

Le roi Albert reçut des quantités de dépêches officielles exprimant leur admiration et leur encouragement. Parmi ceux qui envoyèrent des télégrammes, nous citerons le président Poincaré, le conseil municipal de Paris, et les autorités des principales villes de France.

Aussi bien par la poste, que par service spécial automobile, un million de personnes de tous les coins de la France, depuis l'aristocratie la plus élevée jusqu'au plus humble des travailleurs, ont envoyé un touchant tribut au souverain belge.

"Ce que le monde civilisé doit à la France, personne ne le sait mieux que les Belges", a dit en 1910 un orateur d'une délégation de la municipalité de Bruxelles, qui visitait Paris avec le roi Albert.

Aujourd'hui, M. Galli, président du conseil municipal de Paris, dans un discours, ainsi que différents journaux de Paris ont changé cette phrase en:

"Ce que le monde civilisé doit à la Belgique, personne ne le sait mieux que les Français."

De bonne heure, ce matin, la foule s'était assemblée pour assister à un "Te Deum" dans l'église belge de la rue Charonne.

Dans ce quartier se trouvent 20,000 Belges, sculpteurs sur bois, employés chez les fabricants de meubles du faubourg Saint-Antoine. Ils débordaient de l'église dans la rue de Charonne jusque sur le boulevard Voltaire.

A deux heures, une scène semblable se déroulait devant la cathédrale de Notre-Dame, où le service était célébré par le cardinal Amette. Dans l'assistance se trouvaient la duchesse de Vendôme, la soeur aînée du roi Albert, et Mme Guillery, qui était venue de Bruxelles à Paris en 1870 pour soigner les soldats français.

La scène la plus émotionnante de la journée fut la fête spéciale préparée pour les réfugiés belges logés au Cirque de Paris, où les exilés, en dépit des épreuves qu'ils ont endurées, étaient réunis pour célébrer dignement la fête de leur roi. Des milliers d'autres exilés belges étaient reçus à déjeuner et à diner dans des familles particulières.

Les soldats belges envoyés à Paris pour se reposer, qui occupent les forts autour du camp retranché, n'étaient pas oubliés. Des rations spéciales leur ont été distribuées et la permission de l'après-midi leur fut également accordée.

* * *

Londres, 18.—Les milliers de Belges, qui se sont temporairement réfugiés en Angleterre quand leur pays a été envahi par les blessés belges, qui sont soignés dans les hôpitaux anglais, ont célébré avec enthousiasme la fête du roi Albert, qui, accompagné de la reine Elizabeth, reste au milieu de l'armée belge.

Ce matin une grande messe a été célébré à la cathédrale de Westminster en présence du cardinal Bourne. Plus de 3,000 personnes, belges pour la plupart, y assistaient. Parmi elles se trouvaient les trois enfants du roi de Belgique, qui sont les hôtes de lord Curzon de Kedleston, et beaucoup d'autres dignitaires belges, ainsi que les représentants de la maison royale d'Angleterre.

Dans la journée, les jeunes princes belges ont visité les hôpitaux où les soldats belges sont en traitement et ont remis à chacun d'eux un petit cadeau. Des adresses de loyauté et de simples présents, souscrits par les réfugiés belges, ont été envoyés au roi Albert, à la reine Elizabeth et à leurs enfants.

CONDAMNATION D'UN TRAITRE

Un berger, Alfred Durot, est condamné à mort

Châlons-sur-Marne, 19. — Un Français, nommé Alfred Durot, a été reconnu coupable de trahison et condamné à mort par le conseil de guerre de Châlons-sur-Marne.

Pendant qu'autour de Reims, le 9 septembre, la bataille faisait rage, les batteries françaises, en position près du village de Puiseulx, avaient beau changer de place, elles étaient constamment sujettes à un terrible bombardement.

Une surveillance étroite fit découvrir qu'à 1,500 mètres en avant des batteries françaises, un berger gardait un troupeau au milieu duquel se trouvaient cinq chèvres blanches.

On arrêta le berger et l'enquête démontra que, pendant l'occupation de Puiseulx par les Allemands, de tous les habitants, seul le berger ne fut pas molesté et qu'on lui donna alors les cinq chèvres blanches dont la présence devait signaler la position des canons français.

Au cours du procès, Durot avoua sa culpabilité.

Officiers et soldats.

De la lettre d'une mère qui a traversé la France pour aller du Nord dans le Midi retrouver un fils blessé par un éclat d'obus:

"J'ai vu, écrit notre correspondante, dans cette ambulance de Béziers des hommes d'une énergie stoïque. Un colonel, le bras gauche fracassé, après avoir subi son pansement, se lever, s'approcher des blessés. Ils étaient douze dans cette salle, et cet officier supérieur de sa main valide, aidait le docteur, soutenant le bras ou la jambe du patient, ayant le mot juste qui ramène le sourire sur les visages souffrants. Inlassable, ce brave colonel allait à tous; il a eu un fils tué, il y a quelques jours, un autre est sur le front. Rien n'a prise sur ce soldat tout au devoir. Quelle force d'âme, quelles vertus françaises réveillent ces champs de bataille!"—(*L'Eclair.*)

LE MARCHE

Blé—	
No 1 nord	120
No 2 nord	117¼
No 3 nord	112¼
No 4	108¼
No 5	103
No 6	98¼
Fourrage	94
No 1 rejeté	114
No 2 rejeté	111
No 3 rejeté	107
No 1 sale	113½
No 2 sale	110½
No 3 sale	106½
Avoine—	
No 2 C W	55¼
No 3 C W	52¼
Extra No 1 fourrage	52¼
No 1 fourrage	52
No 2 fourrage	51¼
Orge—	
No 4	64
Rejeté	62
Fourrage	61
Lin—	
No 1 N W C	130
Bestiaux—	
Taureaux de choix	$5.75 à $6.00
Bons taureaux	$5.50 à $5.75
Ordinaires	$5.00 à $5.35
Genisse de choix	$.00 à $5.25
Ordinaires	$4.75 à $5.00
Vaches de choix	$4.75 à $5.00
Bonnes vaches	$4.00 à $4.50
Ordinaires	$3.25 à $3.75
Laitières de choix	55.00 à 65.00
Bonnes laitières	35.00 à 45.00
Veaux de choix, 175-200 lbs. Prix	$6.00 à $6.50
Bons veaux	$5.75 à $6.00
Cochons de choix	$6.75
Légers	$4.75 à $5.25
Maigre	$4.00 à $4.50

FANNYSTELLE

Jeanne, fille aînée de M. Marcel Arnal, est retenue chez elle par une attaque assez sérieuse de la coqueluche. Nous espérons qu'elle sera bientôt rétablie.

* * *

M. J. Dureault après avoir passé l'été parmi nous, est retourné à Gravelbourg, Sask., cette semaine.

* * *

Naissance. A M. et Mme O. Hamel, une fille, née le 16 courant. Elle a porté au baptême les noms de Marie-Antoinette-Alice. Parrain, M. Henri Provencher; marraine, Mlle Gravia Lavigne.

M. Hardie est de retour de Haywood, Man., où il a passé quelques jours en promenade.

* * *

Mlle Jane Loblan, de Griswold, Man., est en visite dans sa famille ici, pour quelques semaines.

* * *

Mme John Olson est retenue chez elle pour cause de fièvres typhoïdes. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement.

* * *

M. Ed Poirier nous quittera mardi prochain pour Broadvalley, Man., où il passera quelque temps sur son homestead.

* * *

Harold, fils de M. W.-H. Stevens, est atteint de fièvres typhoïdes. Il est sous les soins du Dr McIntyre, d'Elm Creek, et d'une garde-malade de Winnipeg.

* * *

Jeudi soir le 19 courant un bon nombre de jeunes demoiselles et jeunes garçons de cette province étaient les hôtes de M. et Mme T.-J. O'Neil à une magnifique réception donnée en leur résidence.

Il y a eu parties de cartes, dont les gagnants furent Mlle M. Johnson et M. B. Bales; les prix de consolation furent distribués à Mme Guilbault et M. Adolphe Piché.

Il y a eu aussi un bon nombre de jeux nouveaux qui firent rire aux éclats nos jeunes. Vers le milieu de la veillée, un délicieux goûter fut servi par Mmes O'Neil et McKenty.

Tous se sont bien amusés, aussi il était matin quand on se retira.

Etaient présents à cette réception: Mlles Mountain, Bales, Ernestine et Célina Guilbault, W. Clay, M. Johnson; Mme Guilbault; MM. E. Clay, Adolphe Piché, Edward James, Frank McDermot, B. Bales, Jos. Painchaud, Charlie Johnson.

* * *

Parlons encore de la température, puisque cela intéresse tout le monde. Après avoir fait un début assez rigoureux, l'hiver se montre maintenant un peu plus clément, et du 30 au-dessous de zéro ne pouvait durer longtemps. Aujourd'hui on pourrait croire à un dégel; la neige disparaît fort vite sous les rayons ardents du soleil: aussi, scène assez commune, était celle de ces bonnes dames qui portaient sous les dalles des chaudières, tonneaux, etc., pour cueillir quelques larmes de cette eau que nous pourrions qualifier comme rare cette année. Ce n'est pas peine perdue, mesdames; qu'il est donc doux de pouvoir faire les lavages avec de la belle eau douce, qui tombe de nos toits, où la neige s'est accumulée.

Yvonnic.

SAINT-JOSEPH

Le 17, une grand'messe de Requiem a été chantée à la demande des Forestiers Catholiques de la Cour Saint-Pie No 1397 pour le repos des âmes des frères défunts. Tous les membres de la paroisse, ainsi qu'un grand nombre de membres de Letellier y assistèrent. Elle fut chantée par les Forestiers Catholiques.

* * *

Très froid aujourd'hui, le thermomètre marque 25 en bas de zéro. Nos jeunesses vont être obligées de se frotter les oreilles ou de les ensevelir dans leurs casques si la température ne change pas pour aller voir leurs chéries. Heureusement que les chevaux auront le trot léger cet hiver, n'ayant que de la paille à manger. L'avoine! On n'en parle pas.

Un Canadien.

DELORAINE, MAN.

Les gens de la Montagne de Deloraine désirent remercier par la voix de votre journal les personnes les plus en vue de Deloraine qui ont bien voulu par leur présence et leur générosité concourir à cette belle oeuvre de charité en faveur de notre Mission de la Montagne.

Notre dévouée institutrice, qui avait acceptée la lourde charge de présidente a su, comme d'habitude, se tenir à la hauteur de la position; tout était de bon goût.

Les paniers nombreux étaient artistiquement confectionnés; il faisait bon de déguster à la lueur des jolies lanternes chinoises.

La jolie somme de $169.45 prouve notre beau résultat.

Merci à tous et reconnaissance à notre aimable institutrice, Mlle Berthe Trottier.

Matalembert.

LORETTE

La partie de paniers qui a été donnée à Laurier le 16 novembre au profit de l'église catholique a été un vrai succès. Les paniers étaient vraiment artistiques et très bien remplis.

M. Assailly s'est acheté une jolie tente pour la prochaine excursion de chasse avec un joli papoose qui l'attend à la porte.

Mme Stevenson a joint l'utile à l'agréable.

M. Fournier a fait l'acquisition d'une jolie chaloupe pour aller à la pêche le printemps prochain.

Mlle Germaine Trottier avait même eu l'heureuse idée d'y installer au dedans une jolie compagne. C'est quelque chose!!! Mais M. Fournier un peu exigeant et même précautieux est allé plus loin: il acheta aussi le bel auto aux roues d'acier de Mlle Jeanne Trottier. Quand la houle sera forte, il saura s'en servir.

M. Guay a pensé à un avenir plus prochain en achetant un bel arbre de Noël bien garni, où Mlle Emilienne Trottier avait eu la délicatesse d'y renfermer un délicieux lunch de Noël.

Notons aussi Mme Assailly qui n'a pas voulu se laisser surpasser par aucun monsieur, pas même son mari, en payant $10.00 pour un des plus jolis paniers: une jolie maison de notre aimable concitoyenne Mlle Dauphine Trottier.

MM. Lussier et Valcourt, qui représentaient Sainte-Rose, ont acheté les paniers de Mme Halde et de Mlle Fradette, qui rivalisaient de beauté.

Nous remercions les messieurs et les dames anglaises, et tous les catholiques qui ont assisté à cette jolie fête.

Un abonné.

LA CROIX DU SOLDAT

A la place même qu'il a désignée par sa chute,—ou à quelques pas,—le soldat a été enseveli.

Les camarades en hâte, à grands coups de pioche, ont creusé rudement la tranchée de sa tombe avec des mains dans lesquelles la bêche du cultivateur est devenue pour ce travail la bêche du fossoyeur. Et quand la terre, bonne, grasse, maternelle, la vraie terre de la campagne qui sera toujours plus *natale* que celle des villes, a été repliée, et ramenée comme un épais manteau de bure, comme une limousine de berger sur le dormeur qui a si bien gagné son congé de sommeil... alors ces mêmes mains engourdies de peine et délicates de respect, tendrement ingénieuses et naïves, ont orné la tombe, l'ont voulu digne et "soignée"... et elles y ont placé *une croix*, la croix qui est le couronnement nécessaire de notre dernier édifice et sans laquelle une sépulture est comme anonyme et décapitée d'espérance.

Cette croix, on l'a faite le mieux qu'on a pu, avec ce que l'on a trouvé.

Tantôt on a coupé des branches... ou bien on en a ramassé que la mitraille prévoyante avait déjà taillées pour ne pas perdre de temps, et on les a liées l'une à l'autre avec une corde, un fil de fer, une cravate d'ordonnance, une courroie de sac ou de paquetage, la première indiquant le fantassin, la seconde le cavalier.. Ou bien on a pris des planches arrachées à une caisse, à une palissade, et on les a clouées. Tout ce qui pouvait servir a été employé. Ainsi aucune de ces croix ne se ressemble. Chacune a sa poésie, sa silhouette et sa particularité. La plus petite émeut par sa grandeur. Il y en a qui semblent de fer et d'autres de roseau... des blanches et des noires, de grosses et de grêles, de trapues, sûres de résister, et de chétives qui défaillent, presque vaincues. Les unes, ainsi que des piquets de tente, ont été bien enfoncées, toutes droites, à coups de maillet, avec une énergie réglementaire, et les autres, indécises, sont de travers comme si, par une espèce de sensibilité douloureuse, on n'avait pas osé y mettre trop de force et que l'on ait eu la crainte d'atteindre et de blesser encore les pauvres gisants qui sont en dessous, à fleur de sol...

Car ils ont été inhumés à même la terre.

Il n'y aurait pas assez de sapin ni de chêne débités pour fournir des cercueils à tous les soldats morts de 1914,—ni assez de menuisiers pour les faire...

Ces dernières croix, fléchissantes, peut-être sous un invisible fardeau, sont plus pathétiques encore que les robustes et les rigides. Disposées çà et là de côté, dans une pieuse maladresse, elles rappellent ces glaives en éventail qui percent le coeur des madones. Et elles me font également songer à ce crucifix placé à la proue d'un vaisseau à Lépante et qui s'écarta, dit-on, tout seul, pour éviter un boulet turc...

Enfin, sans exception, les croix des champs de bataille m'occupent et m'inquiètent.

Jusqu'à présent, en effet, elles tiennent bon, encore fraîches et solides... elles sont toutes neuves!... Mais demain? Que vont-elles devenir? Y avez-vous pensé? Voici, les pluies, le froid les révolutions de la saison noire... Il ne fait jamais beau quand on se bat l'hiver. Bientôt assaillie et chargée, sabrée par les rafales, la croix branlera dans le fourreau de terre détrempée d'où voudra l'arracher à tout prix le vent qui vient d'Allemagne... La voyez-vous fouettée, flagellée comme un mât, ruisselante, inondée, désagrégée peu à peu et descellée, pourrie par l'amas des feuilles mortes qui la submergent?... D'heure en heure elle penche davantage, ainsi qu'un débris et qu'une loque, sous la bourrasque de décembre... L'eau du ciel efface l'humble nom, la date, le chiffre du régiment qui la matriculaient... Un des bras, cassé, se détache... Elle aussi elle est amputée!... Les fleurs, les verdures qui la paraient, depuis longtemps flétries, ont été balayées par l'implacable souffle... Elle s'incline, anéantie... Elle tombe, avec un bruit nocturne et doux, sans donner l'éveil... On ne la voit plus. Elle a cessé d'être une croix, "le signe", la poignée de pacifique épée qui plantée sur le défunt le faisait vivre encore. Et à présent il ne reste rien de tangible pour nous du soldat deux fois disparu qui n'est même plus désigné, dont la dépouille retournée, coulée aux entrailles originelles de la terre, a emporté avec elle la ressemblance et la personnalité de celui qu'elle incarnait. Ah! si nous avions au moins encore la croix! Elle était tout... Elle existait. Elle parlait. Où est-elle? Où sont les ornements qui l'accompagnaient? Qu'a-t-on fait du drapeau que l'on y avait joint dans un sentiment de fraternité logique et impérieuse pour bien montrer qu'il faut les unir au moins dans la mort—les trois couleurs et les quatre branches—comme on devrait toujours les associer dans la vie?...

Telles sont les questions dont je me harcèle avec une juste anxiété. Je redoute l'abandon, la détresse fatale et prochaine des tombes militaires. Je tremble pour les souvenirs si touchants recueillis sur elles, pour les casques, les képis, le butin mélancolique et précieux qui les rehausse... et avec les saisons se dispersera...

Il ne faut pas que ce crime et ce sacrilège s'accomplissent, même dans des mois, des années, au flux du temps et de l'oubli. Je voudrais que dès à présent, dans chaque village, dans chaque bourgade où à la corne d'un bois, le long d'une route, au milieu d'un champ, au bord d'un ruisseau qui n'est plus rougi, dorment des soldats sous un tas de terre affaissé de jour en jour... un comité de bons citoyens, présidé par le maire et le curé, s'occupât de ces sépultures, les entreprît une fois pour toutes, les adoptât et leur fit en quelque sorte une *concession à perpétuité* de soins, de culte et d'hommages...

Quand les intempéries, les attaques de l'air et des éléments deviendraient une menace trop dangereuse pour les coiffures fatiguées, pour les casques où la rouille commencerait à étendre sa peau de panthère, alors seulement on les retirerait, afin de constituer à la Maison commune un modeste musée qui serait l'orgueil du pays. Et la croix, la croix du soldat demeurerait, en permanence, aussitôt remplacée par une autre quand elle tombe—comme le combattant sous le feu. —Toujours on la verrait monter sa faction sur le tertre dont elle a la garde.

Les sages défunts, les *civils* ne seraient pas jaloux de cette préférence publique accordée aux soldats; ils comprennent que ces morts-là ne sont pas des morts ordinaires.

Et l'idéal, ce serait, mieux que d'une croix en bois, de les honorer d'une croix durable et construite, d'une croix bâtie, à chaux et à sable.

La pierre ne manquerait pas. On a les ruines...

Henri Lavedan,
de l'Académie Française.

LA BATAILLE DE DIXMUDE

Comment les Allemands prirent la ville

Paris, 19.—Quelques détails viennent de nous parvenir sur la prise de Dixmude, que les Allemands occupent encore, mais qui, jusqu'ici, ne leur a rapporté aucun avantage.

Au début de la bataille, les Belges s'étaient retranchés au nord de la ville, commandant ainsi la route menant à Keyen. A leur droite, regardant l'ouest, dans la direction d'Essen, se trouvaient les tirailleurs sénégalais.

Au sud, les matelots français occupaient la position la plus exposée sur la route de Clerken.

L'ennemi commença à bombarder terriblement la ville mardi dernier, à 5 heures du matin. Ce fut pendant ce temps que l'amiral qui commandait les matelots français, et qui effectuait une reconnaissance, faillit être atteint par un fragment d'obus.

Les hommes attendaient patiemment dans les tranchées.

Vers une heure de l'après-midi, la canonnade ralentit et trois colonnes d'infanterie allemande ouvrirent le feu sur les tranchées. Une colonne fut alors sur le point d'envelopper les Belges, qui écrasés par le nombre, se retirèrent dans la banlieue de la ville. Ils furent vite suivis par les tirailleurs sénégalais, qui pensaient qu'une retraite avait été ordonnée.

Ce mouvement mit à découvert les marins qui, néanmoins, continuèrent à se défendre vaillamment, sans perdre un pouce de terrain.

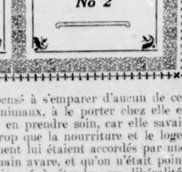
Aors qu'une partie des forces allemandes s'avançait sur Dixmude, utilisant à cet effet les routes d'Essen et de Keyen, qu'on avait laissées ouvertes, le reste des Allemands vint attaquer les marins. Ayant devant eux la garde prussienne, ils se virent en danger d'être enveloppés et, sans perdre courage, chargèrent les Allemands à la baïonnette; mais les forces allemandes, qui leur étaient très supérieures, les repoussèrent vers leurs tranchées.

Priés de se rendre, ils répondirent comme le général Cambronne à Waterloo qui, dans une semblable circonstance, s'était écrié: "La garde meurt, mais ne se rend pas!"

Pendant plusieurs heures, ils repoussèrent les Allemands, qui leur étaient quatre fois supérieurs en nombre, en les chargeant chaque fois qu'ils s'avançaient trop près.

Vers le soir, ils furent obligés de se retirer, puisque le pont faisant communiquer la ville et la campagne, et qui, seul, leur permettait de battre en retraite, était presque détruit. Ils le traversèrent sous une grêle de balles, en montrant tant d'héroïsme, que les officiers prussiens, après l'action, exprimèrent à ce sujet toute leur admiration.

Le combat reprit avec une violence extrême dans les rues de la ville, et les marins, après avoir défendu avec vaillance chaque monceau de ruine où, précédemment, s'était élevée une maison, repassèrent finalement l'Yser et battirent en retraite.



En prononçant ces mots, le vieillard mit l'échelle sur son épaule et s'éloigna en laissant dans la main de Gerty un petit chat gris et blanc.

Gerty fut si surprise de se voir sur les bras un petit chat vivant, et le cadeau était d'ailleurs si différent de tout ce qu'elle avait espéré, que pendant un instant elle demeura indécise sur ce qu'elle devait faire. Ce n'était pas la première fois qu'elle voyait un chat, il n'en manquait pas de toutes les couleurs et de toutes les tailles qui habitaient tant dans les maisons du voisinage que dans le quartier; mais c'étaient tous des créatures à moitié sauvages, qui s'effrayaient comme Gerty elle-même à la première apparition et au moindre bruit, et qui venaient chercher comme elle, dans le chantier, au milieu du bois et du charbon, un asile qu'on ne paraissait disposé à leur accorder nulle part ailleurs. Elle n'avait jamais pensé à s'emparer d'aucun de ces animaux, à le porter chez elle et à en prendre soin, car elle savait trop que la nourriture et le logement lui étaient accordés par une main avare, et qu'on n'était point disposé à étendre ces libéralités jusqu'à ses amis. Aussi son premier mouvement fut-il de poser la petite bête par terre et de la laisser s'éloigner.

Mais pendant qu'elle était en proie à ces hésitations, le pauvre animal plaida lui-même sa cause d'une manière irrésistible. Effarouché et fatigué par le long séjour qu'il avait fait dans la poche de True Flint, il s'élança des bras de Gerty jusque sur son épaule, se cramponna à son cou avec ses petites pattes, et se mit à pousser des cris plaintifs comme pour implorer sa pitié. Cette éloquence fut plus forte que la crainte de Nan Grant; Gerty pressa le suppliant sur son oceur, et prit soudain, avec l'entêtement d'un enfant, la résolution de l'aimer, de l'élever, et surtout de le mettre hors de la vue et de la portée de Nan.

Dire à quel point arriva en peu de temps l'amitié de Gerty pour son jeune chat serait pour nous une chose impossible. Cette nature impétueuse, sauvage et généreuse à la fois, n'avait encore connu que la douleur, et par suite la colère et la haine. Mais il y avait dans ce jeune coeur une source vive d'affection et de tendresse qui ne s'était encore jamais fait jour; son âme recélait des trésors d'amour et de dévouement qui ne demandaient qu'une occasion et qu'un être pour se révéler et se répandre au-dehors.

Elle témoigna bientôt à la petite créature qui implorait son appui un amour dont était seul capable un coeur aussi vivement froissé que le sien, et se mit à chérir son petit protégé avec d'autant plus d'ardeur qu'elle prévoyait qu'il lui coûterait plus de soins et d'inquiétudes. La première chose qu'elle fit fut de le transporter au milieu des planches dans sa retraite favorite; elle se procura un vieux chapeau, dans lequel elle mit son propre mouchoir de cou, afin d'en faire un lit plus doux pour son chat; elle ne manqua jamais de prélever sur sa nourriture la part la plus délicate et de la lui porter exactement: elle fit plus, elle brava dans l'intérêt de son protégé le terrible courroux de Nan Grant, et se hasarda chaque soir à dîmer la mesure de lait, au risque d'être découverte et punie sévèrement. Quand à la culpabilité d'un pareil méfait, la pauvre enfant ne s'en inquiétait guère; on n'avait pas pris assez de soin de son éducation morale pour qu'elle pût avoir sur ce point des notions exactes du bien et du mal.

Retirée dans son asile, elle passait des heures entières à jouer avec le jeune chat et à lui dire combien elle l'aimait. Mais les jours devinrent de plus en plus froids, et l'enfant se vit forcée de songer au moyen d'introduire un nouvel hôte dans la maison de Nan, et cela à son insu, bien entendu. Voici comment elle s'y prit: chaque soir elle mettait le chat dans son sein, et se glissait à petit bruit jusque dans le grenier qui lui servait de chambre, après quoi elle fermait la porte avec soin, afin que rien ne parvînt aux yeux ou aux oreilles de Nan. Une ou deux fois qu'elle s'était sans doute un peu relâchée de sa surveillance, le jeune chat lui échappa et vint s'ébattre à l'étage inférieur. Un soir même il fut aperçu par la terrible ménagère, qui le chassa à coups de balai; mais heureusement dans un quartier aussi populeux que celui où nous avons transporté le lecteur, les chats ne manquaient pas, comme nous l'avons dit plus haut, et Nan ne conçut aucun soupçon sur l'intrus qu'on avait introduit sous son toit.

Il paraîtra peut-être singulier que Gerty pût passer tout son temps à jouer, quand d'ordinaire les enfants des classes pauvres sont instruits dès leur plus tendre enfance à se rendre utiles et productifs. Combien en effet ne rencontre-t-on pas de ces petites créatures à peine âgées de quelques années, et pourtant déjà courbées sous le poids d'un lourd fagot de bois ou d'un panier de copeaux, ou plus souvent encore chargées de donner à quelques bambins plus jeunes des soins dont elles auraient encore si grand besoin elles-mêmes! Notre pitié a été bien souvent excitée par des faits de cette nature, et pourtant le sort de ces enfants n'est pas ce qu'il y a de pire; plus malheureux encore sont ceux qui, comme Gerty, n'ayant absolument rien à faire, n'ont jamais éprouvé la satisfaction de s'être rendus utiles. Nan Grant, outre qu'elle n'aimait pas les enfants, ne faisait aucun cas des services que peut rendre une main enfantine; aussi n'exigeait-elle rien de Gerty et ne lui demandait-elle qu'une seule chose, c'était de la débarrasser de sa présence pendant toute la journée. Il était pourtant un service qu'elle exigeait d'elle régulièrement chaque soir: c'était, comme nous l'avons vu, d'aller chercher le lait. Par suite la petite fille paressait toute la journée, et l'on sait où peuvent mener les habitudes de la paresse. Heureusement pour elle qu'elle était trop malheureuse et souffrante pour pouvoir suivre les suggestions de cette mauvaise conseillère.

Nan était originaire de l'Ecosse. Depuis longtemps elle avait passé l'âge de la jeunesse. Jamais elle n'avait été ni aimable ni bonne, et les années n'avaient fait que développer en elle les dispositions de son mauvais caractère. Elle n'avait jamais connu que le côté positif de l'existence, et avait toujours passé pour une femme emportée dans ses paroles. Elle avait même la réputation d'être grossière et méchante. Son mari, dont nous avons déjà cité le nom, était charpentier de profession; mais elle lui avait fait la vie si rude, et rendu sa maison si désagréable, que le brave homme avait depuis longtemps pris le parti de naviguer. Après son départ, Nan s'était occupée de blanchissage et avait pris quelques pensionnaires; ce qu'elle gagnait par son travail eût pu amplement la mettre au-dessus du besoin, sans son fils, aux dépenses duquel elle ne pouvait pas suffire. Ce fils était un jeune homme dissolu et sans moeurs, qui, gâté dès sa jeunesse par la faiblesse de sa mère à son égard, dépensait en débauches la majeure partie de ses économies; ce qui ne l'empêchait pas pourtant d'être à l'ordinaire un ouvrier habile et actif. Nan, comme nous l'avons déjà dit, avait ses raisons pour conserver Gerty, mais elles n'étaient pas assez puissantes cependant pour que la mégère ne songeât parfois à se débarrasser de cet hôte importun.

III—*Soutien dans l'affliction*

Un mois après que Gerty eût été mise en possession de son chat, elle gagna un rhume violent à la suite d'une journée passée à la pluie et au froid. Nan, qui craignait un surcroît d'embarras si l'enfant devenait sérieusement malade, lui enjoignit de garder la maison et de ne pas sortir de la chambre chaude où elle travaillait elle-même. La toux de Gerty était effrayante, et c'eût été sans contredit pour elle un grand soulagement de pouvoir demeurer toute la journée auprès du feu, n'eût été la crainte qui la tourmentait à l'endroit de son chat. Il pouvait se perdre ou même mourir de faim avant qu'elle eût trouvé moyen de lui porter sa pitance; il pouvait, chose plus effrayante que tout le reste! venir la chercher jusque dans la maison.

La journée se passa sans qu'on eût aucune nouvelle du petit animal. Aux approches de la nuit les pensionnaires vinrent prendre leur souper comme à l'ordinaire. Au moment où ils entraient dans la chambre occupée par Nan et Gerty, chambre qui servait aussi de salle à manger, un des nouveaux arrivants marcha presque sur le jeune chat, qui était entré inaperçu.

—Et que diable est cela! dit cet homme, connu sous le nom de Gemmy. Tiens, c'est un chat! Je croyais, Nan, que vous ne pouviez pas sentir ces bêtes-là!

—Sans doute, aussi n'est-il pas à moi. Faites-le sortir, répondit Nan.

Gemmy voulut en effet le chasser, mais la petite bête se sauva en courant entre les jambes de tout le monde, puis fit un bond et vint s'abattre entre les bras de la pauvre Gerty, toute tremblante sur les suites de l'événement.

—A qui est ce chat, Gerty? dit Nan.

EN PROVINCE

WOODRIDGE

Dimanche, 15 novembre, c'était grand jour de fête à Woodridge; ce n'est pas peu dire, car ici, comme plusieurs le savent, c'est plutôt le pays aux événements tragiques. Il fait bon de temps à autre de secouer les sombres pensées, de quitter le terre à terre et laisser l'imagination entreprendre le vol des sphères éthérées. La circonstance nous y portait d'elle-même, puisqu'il s'agissait de la consécration d'une cloche, en plus de la conversion d'une famille au catholicisme. Notre vénéré curé, M. L.-G. Rivard, avait requis pour la fête les services de Mgr F.-A.



Eglise actuelle

Dugas, V. G., de l'archevêché de Saint-Boniface, de M. l'abbé L.-W. Jubinville, curé de Sainte-Anne de Chênes, de M. l'abbé J.-G. Bouillon, curé d'Elie et colonisateur officiel pour la province du Manitoba.

Comme une cloche destinée au service divin n'est pas à sa place, si elle n'est pas dans son clocher, nous avons commencé par lui faire un abri dont le matériel a été donné par M. l'échevin Edouard Guilbault, de Saint-Boniface, frère de Romuald Guilbault, cultivateur de la mission de Saint-Labre, Man.

Je suppose que la température peu clémente de ces jours derniers a empêché bon nombre des invités à venir s'unir à nous et nous apporter par leur présence, un sujet d'encouragement pour l'avenir. M. Thomas Molloy, député de Carillon, ainsi que sa distinguée épouse, sont venus nous honorer de leur visite et ont accepté volontiers de servir de parrain et marraine à notre nouvelle baptisée ainsi que M. et Mme J.-A. Beaudry, de South Junction, M. et Mme Athanase Rivard, père et mère de M. le curé, M. et Mme Joseph Lafortune, M. et Mme Georges Lafortune, magistrat de la localité, M. et Mme Joseph Milette, M. et Mme Noël Tétrault, etc., etc.

La grand'messe a été célébrée avec pompe. Mgr F.-A. Dugas, V. G., officiait, ayant comme diacre M. l'abbé L.-W. Jubinville et comme sous-diacre M. l'abbé J. G. Bouillon; maître de cérémonies, M. le curé Rivard.

M. le curé de Sainte-Anne prononça un très éloquent sermon de circonstance. Il nous fit voir les multiples services d'une cloche rendus à des chrétiens: notes joyeuses ou notes funèbres, toutes deux font vibrer des cordes qu'on ne saurait oublier. Après la messe eut lieu la bénédiction de la dite cloche. Elle nous vient de la célèbre fonderie de Georges Paccard et Fils à Annecy-le-Vieux, Haute Savoie. Elle a pour nom Adélard, Arthur, Alexandre, Léon. C'est donc une petite française, mais toute aussi gentille que les petites canadiennes. En effet Canadiens et français n'est-ce pas la même race? Puis tour à tour les offrandes sont déposées au plateau, et l'offrande et les sous obtenus sont en proportion. Mgr Dugas a mérité la palme.

Tous ont été très généreux; car malgré le peu d'assistance et la crise financière causée par la terrible guerre d'Europe, les offrandes ont rapporté la jolie somme de cent piastres et seize centins.

Nous recevons encore par lettre des dons offerts par des parrains et marraines qui n'ont pu se rendre à la fête. Mentionnons les noms de M. et Mme H. Béliveau, de M. et Mme Leclerc, etc., et d'autres encore qui nous enverront leur obole. A chacun grand merci et reconnaissance bien méritée.

Après la cérémonie, visiteurs et parrains se rendirent à l'école pour prendre le dîner préparé par les Dames de la Congrégation de Sainte-Anne et servi par les demoiselles du village. Il y eut plusieurs discours durant lesquels les orateurs ont abondé en éloquence et en conseils pratiques pour les fermiers. M. le curé Rivard prit la parole le premier et remercia en des termes heureux Mgr F.-A. Dugas pour nous avoir honoré de sa présence, ses très honorés confrères et tous ceux qui avaient répondu à l'appel. Vint le tour de Mgr Dugas, des Messieurs prêtres et de M. T. Molloy. M. Georges Lafortune termina la série des discours en s'excusant finement de ne pouvoir discourir sur la fête du jour, car lui semblait-il (pas à

M. L'ABBE RIVARD. CURE

nous) "après tant d'éloquence dépensée, cela nous ferait l'effet d'un Angelus sonné à trois heures de l'après-midi avec notre vieille cloche."

Après que chacun se fut réconforté, nous prîmes le chemin de l'église où nous attendait une nouvelle cérémonie. Trois convertis, M. et Mme Jules Calame et leur fille, reçurent le saint baptême des mains de Mgr Dugas. Parrain, M.



le curé Rivard, marraine, Mlle Rivard, soeur de M. l'abbé.

Mgr Dugas prit pour texte de son sermon: "Ceux que j'appelle, je les sanctifie et je les glorifie".

Bien commentée comme elle l'a été, cette parole des Saints Livres a donné matière à de sérieuses réflexions pour plusieurs. En effet le bon Dieu ne cesse de prodiguer ses grâces. Ceux qui les refusent tomberont dans l'indigence, car le Maître les donne à d'autres. Mais malheur aux premiers. Le



Ancienne église; aujourd'hui l'école

Seigneur qui passe ne nous assure pas qu'il reviendra sous peu.

L'office de l'après-midi se termina par la bénédiction du T. S. Sacrement.

Le soir, on se réunissait de nouveau à l'école pour terminer cette journée si bien commencée par une intéressante partie de cartes. On nous égaya de plusieurs jolies chansons, puis vint le réveillon traditionnel suivi du chant national O Canada et du "God Save the King". Enfin chacun se retira pour prendre un repos bien mérité.

Le lundi matin à huit heures une messe solennelle fut dite par M. le curé, pendant laquelle les nouveaux néophytes reçurent le pain eucharistique. Un peu avant la communion le servant de messe prit place près de la Sainte Table pour mettre la dernière main à la préparation des nouveaux communiants. "Dominus adest et vocat te." Le Seigneur est là et il t'appelle. Se substituant à la place de Marthe le servant de messe leur dit: "Venez vous aussi, le Seigneur est là, au tabernacle et il vous appelle par ma voix, venez à ses pieds comme l'ancienne Madeleine de l'Evangile. Plus que cela avancez encore. Il veut une union étroite avec vous. Il veut se donner lui-même à vos âmes, se fondre en vous; ne faire plus qu'un avec vous de sorte que vous puissiez dire: "Ce n'est plus moi qui vit, mais c'est Jésus qui vit en moi."

"O sublime privilège des chrétiens! Dans les peines, les mépris, la pauvreté, nous avons un compagnon de voyage pour sécher nos larmes et cicatriser nos blessures. Nous avons comme nourriture un pain qui a les promesses de la vie éternelle, etc."

N'est-ce pas un servant de messe orthodoxe? Présumant sa permission, j'oserai ici mentionner son nom afin de susciter dans toutes les paroisses du Manitoba des imitateurs; car tous les curés le savent: de bons servants de messe sont choses rares.

C'était Mgr F.-A. Dugas, V. G.

C'est maintenant l'heure des séparations. A tous nous avons dit aurevoir et merci. Depuis, tout est calme. Seule la cloche d'airain à la voix joyeuse brise la monotonie de ces jours d'hiver. Tantôt elle sonne le réveil, tantôt la prière, tantôt l'heure du repos. Comme c'est beau et grand une cloche dans une paroisse.

Communiqué.

STE-ANNE DES CHENES,

Mardi soir, c'était fête à Sainte-Anne. M. le Curé Jubinville célébrait le 20e anniversaire de son élévation au sacerdoce. A cette occasion, les Rvdes Soeurs Grises avaient préparé une jolie séance récréative, où les auditeurs se sont bien amusés. On exécuta le programme suivant.

Choeur—Debout soldats du Christ.

Hommage de Fête—Les compliments, par les petites.

Chant comique—Je n'ai pas peur: Mlle Zulma Tallieu.

Hymne à Sainte Cécile: Mlle R. Poirier.

Comédie—Mlle Sans Gêne.

Déclamation—Le petit mendiant: Mlle A. Berthiaume.

Comedy—The French Maid and the Phonograph.

Chant comique—Mme Rose Piedmignon: Mlle A. Gauthier.

Duo de Piano—Poète et paysan: Mlles L. Lavack et G. Trottier.

Solo—Le Miroir des demoiselles: Mlle S. de Margerie.

Récitation—The Belgian Boy: Mlle R. Gagnon.

Chant—Marthe et Marie: Mlles R. Poirier et G. Trottier.

Saynète—La voix des meubles.

Song—The Winter Bells.

Déclamation — Les Pressentiments: Mlle Germaine Rivet.

Chant—Litanies Solaires.

Adresse.

God Save the King.

A la fin de la séance, on présenta à M. le Curé une délicate adresse, où l'on faisait valoir ses mérites et le filial attachement qu'on lui portait. Il y répondit avec éloquence et émotion.

M. le Vicaire, à qui l'on reprochait d'avoir engagé des bons paroissiens de Sainte-Anne d'offrir pour cette occasion une bourse assez rondelette à leur dévoué curé, s'en excusa en disant qu'il n'était pas le plus coupable. Suivant l'expression d'un vieux curé il dit qu'il n'avait fait que "tourner le robinet" et que l'or avait.. coulé.

M. le curé Giroux, de la Broquerie, voulut bien nous faire goûter le charme de ses délicates et aimables paroles à l'endroit de son estimable voisin. Il rappelle brièvement le séjour de M. le curé Jubinville dans les postes dont l'a honré l'Autorité épiscopale, et dit combien il a été regretté des paroissiens que l'obéissance l'obligeait de quitter. Il lui souhaite de fêter à Sainte-Anne ses noces d'or et aussi ses noces de diamant. Puis M. le Curé Rousseau, de Mariapolis, récemment de retour d'un pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré et surtout à l'Oratoire Saint-Joseph, nous fait part, avec toute l'émotion d'un néo-miraculé, des incidents de son heureux voyage et de la guérison miraculeuse que saint Joseph lui a accordé par l'entremise du bon Frère André.

MM. les curés Bouillon et Beaudry, ainsi que les Révérends Frères Maristes assistaient à la séance.

Le lendemain à 8 heures, M. le curé célébrait une messe très solennelle. Le chant, exécuté par le Choeur du Couvent, était des plus magnifiques.

Comme toujours la grosse part de cette fête revient aux dévoués Soeur Grises et à leurs élèves. Le travail ardu qu'elles se sont imposé pour mener au complet succès une séance si bien remplie et préparée en si peu de temps exigerait qu'on leur prodiguât les plus grands éloges si leur humilité n'en devait être blessée.

Comme M. le curé le faisait remarquer, chez nos bonnes Soeurs Grises, le succès dans tout ce qu'elles entreprennent est devenu une affaire d'habitude.

Nous n'oublierons pas, en terminant ce rapport, de remercier tous les paroissiens de Sainte-Anne et particulièrement ceux qui ont fait des démarches, pour l'empressement et la générosité reconnaissante qu'ils ont manifestée en un temps si court et si difficile. Ils se sont fait honneur tout en faisant plaisir à leur digne curé.

Viator.

MARIAPOLIS

La grande nouvelle du village est le retour de notre bien aimé curé, le Rév. M. Rousseau. A son départ, en avril dernier, tous nous pensions que nous n'aurions plus le plaisir de le revoir vivant; mais, grâce à saint Joseph et à sainte Anne qui lui ont obtenu une guérison vraiment miraculeuse, notre bon curé jouit maintenant d'une excellente santé. Il pourra reprendre sous peu, pour le plus grand bien spirituel de ses paroissiens, toutes les occupations qui incombent à sa charge curiale.

Louanges et sincères remerciements surtout au grand saint Joseph, le protecteur des causes désespérées et à la Thaumaturge du Canada!

* * *

M. et Mme Albani Gallont sont revenus de leur voyage de l'Ouest.

* * *

M. Jack Ryan remplace, comme agent de notre station, M. Ph. Bourgeois, parti pour quelque temps en voyage bien sentimental!...

* * *

Un cas un peu exceptionnel s'est présenté ici la semaine dernière. M. et Mme Lafortune ont fait baptiser leur septième fille. Certains gouvernements accordent une récompense pour sept garçons naissant les uns après les autres; n'y aurait-il pas lieu d'accorder un "don" pour sept filles?

* * *

Mardi dernier, M. Joseph-Philippe Bourgeois, agent de notre dépôt, ayant pour garçon d'honneur M. Alexandre Carbonneau, conduisait à l'autel Mlle Louise Carbonneau, fille de M. C.-H. Carbonneau, si avantageusement connu dans toute la province. Mlle Rose Chapedelaine lui servait de fille d'honneur. Après la messe nuptiale, le père de la mariée offrait aux nombreux invités un excellent déjeuner auquel le bien aimé curé, le Rév. M. Rousseau, avait bien voulu assister.

Les mariés sont partis par le train de l'avant-midi pour Winnipeg et le Michigan. Bon voyage et bon succès aux jeunes époux!

Charlot.

—A moi, répondit bravement l'enfant.

—A toi! Et depuis quand élèves-tu des chats? Je serais bien aise de le savoir. Allons, réponds: d'où vient-il?

Pendant ce temps les hommes fixaient tour à tour les deux interlocutrices. Leur présence effrayait Gerty, et d'ailleurs elle craignait de faire connaître le nom de celui qui lui avait fait ce cadeau, se doutant bien que Nan n'avait point oublié la rude admonestation que lui avait adressée le vieillard au sujet de la correction qu'elle lui avait infligée le jour où elle avait renversé le lait. Gerty n'avait point d'un autre côté assez de présence d'esprit pour trouver un faux-fuyant capable d'excuser l'origine et la présence de son chat; aussi demeura-t-elle sans répondre avec des larmes dans les yeux.

—Allons, dit Genmy, apportez-nous le souper, Nan, et ne vous occupez plus de cette petite.

Nan obéit tout en grommelant entre ses dents.

Le souper venait de finir quand un orgue de Barbarie se fit entendre dans la rue. Les convives de Nan se levèrent, ouvrirent la porte et allèrent grossir la foule des curieux, composée principalement des habitants de la maison en admiration devant les gambades d'un singe qui dansait au son de l'instrument. Gerty regarda de son côté par la fenêtre, et bientôt elle prit tant de plaisir aux grimaces et aux contorsions du danseur, qu'elle en oublia son chat et qu'elle ne s'aperçut pas que celui-ci, après s'être échappé de ses bras, avait sauté sur la table, où il dévorait à belles dents les restes du souper.

L'orgue venait de s'éloigner et de disparaître hors de la vue de Gerty, quand les yeux de celle-ci s'arrêtèrent sur l'honnête figure de l'allumeur de réverbères qui s'avançait dans la rue. Elle se disposait à regarder son vieil ami opérer sa besogne quotidienne, quand un cri terrible sorti de la poitrine de Nan la fit retourner brusquement. Un affreux spectacle l'attendait: Nan s'avançait vers la table pour s'emparer du coupable. A cette vue Gerty sentit doubler ses forces et son courage, elle s'élança au secours de son favori, grimpa sur une chaise et saisit le bras de Nan pour arrêter sa vengeance. Mais la mégère la repoussa violemment d'une main tandis que de l'autre elle lançait le chat au milieu de la chambre. Un capotement sinistre et un cri perçant parvinrent en même temps aux oreilles de Gerty. La cruelle Nan avait envoyé la pauvre bête dans une chaudière d'eau bouillante: un instant après, le petit animal expirait.

Dans un transport d'indignation, Gerty saisit un morceau de bois et en frappa Nan de toutes ses forces; le sang coula de la blessure. Nan, rendue furieuse, arracha le bâton des mains de l'enfant, qui lui en administra plusieurs coups; puis, la prenant par les épaules, la jeta à la porte de la rue en l'apostrophant de ces mots:—Allez, monstre d'ingratitude, ne repassez jamais le seuil de ma maison.

Elle rentra et ferma brusquement la porte.

A peine Gerty se trouva-t-elle dans la rue qu'elle fit entendre des cris effroyables. Dans son désespoir, elle se laissa tomber contre le mur de la maison, et elle s'abandonna à la bruyante expression de sa douleur.

Tout à coup la petite désespérée se sentit froissée violemment. L'échelle de Truman Flint était encore la cause de ce nouvel accident. Au moment où l'allumeur de réverbères enlevait cette échelle, la jeune fille avait été atteinte à l'épaule. Le vieillard eût bientôt reconnu son ancienne protégée, et il lui demanda ce qu'elle avait à désespérer.

—Ah! mon chat! mon pauvre chat! s'écria-t-elle.—Eh bien? quoi? le chat que je vous ai donné? il est perdu?—Oh! non, non, il n'est pas perdu! pauvre petit!

Et Gerty recommença à crier et à se désoler. True eut pitié d'elle; il fit tous ses efforts pour la calmer et lui fit observer qu'il fallait rentrer à la maison.

—Oh! elle ne m'y laisserait pas rentrer, dit Gerty, et puis je n'y remettrai jamais les pieds.—Comment! ne pas te recevoir? ta mère!—Non, Nan Grant.—Qu'est-ce que c'est que Nan Grant?—Une méchante femme qui a jeté mon chat dans l'eau bouillante.—Mais où donc est ta mère?—Je n'en ai point.—Où vas-tu alors, pauvre petite créature?—Nulle part, personne ne me connaît.—Mais qui prend soin de toi?—Oh! je vivais avec Nan Grant, mais je la déteste. Je l'ai frappée d'un coup de bâton à la tête, j'aurais voulu la tuer.

—Allons, allons, on ne dit pas ces choses-là. Je m'en vais lui parler, moi.

True se dirigea vers la porte tout en essayant d'emmener Gerty. Mais la petite fille résista avec tant d'énergie, qu'il se décida à gagner seul la maison. Entré dans la chambre de Nan, il la trouva en train de se bander la tête avec un vieux mouchoir de poche. Il lui dit qu'il fallait faire rentrer l'enfant sous peine de l'exposer à mourir de froid.

—Cette enfant n'est pas à moi, répondit Nan.

—Mais que va-t-elle devenir? Il fait un froid affreux cette nuit.

—Et qu'est-ce que cela vous fait? Mêlez-vous de ce qui vous regarde. Si vous vous intéressez tant à elle, prenez-la! Vous faites bien du bruit pour peu de chose.

True ne voulut pas en entendre davantage. Il jugea prudent de se retirer.

En le voyant revenir, Gerty interrompit ses cris et regarda le vieillard avec un visible intérêt.—Eh bien! dit-il, elle ne veut pas absolument que tu rentres.—Ah! que j'en suis contente!—Mais où vas-tu aller?—Je n'en sais rien.—Mais où coucheras-tu cette nuit?—Je ne sais pas. Je dormirai dehors et je verrai les étoiles.—Bonté du ciel! Mais tu seras gelée!

Pendant toute cette conversation, True ne cessait de considérer Gerty avec un étonnement stupide. Bien résolu pourtant à ne pas la laisser seule au milieu de la rue, il se demandait ce qu'il adviendrait d'elle s'il l'emmenait chez lui, car il vivait seul dans une pauvreté voisine de la misère.

Après quelques généreuses réflexions il résolut de faire partager à l'enfant pour une nuit au moins, son toit, son feu et son repas. Il prit donc la petite fille par la main en lui disant ces seules paroles:

—Viens avec moi!

Gerty le suivit avec confiance, sans même lui demander où ils allaient.

True avait encore une douzaine de réverbères à allumer pour avoir terminé sa corvée du soir. Gerty suivit cette opération avec autant d'intérêt que si le désir de satisfaire sa curiosité à cet égard eût été le seul motif qui l'amenât en ces lieux, et ce ne fut qu'après avoir tourné l'angle de la rue et voyant qu'on ne faisait plus de pauses, qu'elle demanda à son protecteur vers quel endroit il la conduisait.

—Nous allons à la maison, répondit True.

—Ah! je vais chez vous?

—Sans doute, reprit True, et nous voici arrivés.

En même temps il ouvrit une porte basse. Cette porte donnait entrée dans une cour petite et très-étroite qui longeait une maison à deux étages d'une apparence assez misérable. True avait son logement sur le derrière de la maison: il traversa donc la cour et passa devant plusieurs fenêtres et devant la principale entrée pour gagner une petite porte qui se trouvait ouverte et par laquelle il pénétra.

Cependant Gerty tremblait de froid et ses petits pieds nus étaient tout bleus et meurtris de la longue course qu'ils venaient de faire sur des pavés anguleux. Dans la chambre où pénétrèrent le vieillard et l'enfant il y avait un poêle, mais il n'était point allumé. Cette chambre était vaste et spacieuse et pouvait passer pour assez confortable, bien qu'elle fût peu soignée, et que tout y fût au contraire dans le plus grand désordre. True, après avoir déposé à la hâte son échelle, sa torche et ses autres ustensiles sous un hangar voisin, apporta du bois et se mit en devoir d'allumer du feu. Au bout de quelques instants la flamme pétilla dans le poêle et l'atmosphère de l'appartement se réchauffa sensiblement. Le bon vieillard approcha du feu un escabeau de bois, plaça dessus son manteau plié en plusieurs doubles, et soulevant la petite Gerty dans ses bras, l'établit sur ce siège aussi confortablement que possible. Ce premier devoir de l'hospitalité accompli, restait à préparer le souper. Ce fut à quoi procéda True, car en sa qualité de vieux célibataire, il était habitué à faire tout de ses propres mains. Bientôt le thé fut prêt: il en remplit un grand bol, y mit un gros morceau de sucre, y versa tout le lait qui se trouvait à la maison, tira d'un petit buffet un pain, en coupa un morceau et offrit le tout à sa jeune amie, en l'engageant à boire et à manger, car il avait jugé avec raison d'après ses regards qu'elle n'avait que peu ou point dîné. La pauvre enfant parut si heureuse de savourer le meilleur repas qu'elle eût encore jamais fait, que le vieillard en la regardant faire oublia lui-même de manger, et ne s'occupa exclusivement qu'à veiller aux soins réclamés par son hôte avec une tendresse qui prouvait suffisamment que l'instinct de Gerty ne l'avait point trompée dans le choix de son affection, et qu'elle avait admirablement deviné depuis longtemps le seul coeur qui pût sympathiser aux douleurs d'une petite fille malheureuse et délaissée de tout le monde.

Truman Flint avait vu le jour dans le New-Hampshire; ses premières années s'étaient passées dans ce pays. Mais, demeuré orphelin à l'âge de quinze ans, il était venu à Boston, où il avait vécu pendant plusieurs années du produit des différents emplois qu'il avait exercés. Il avait été successivement distributeur de journaux, cocher de cab, portier, fendeur de bois, en un mot c'était un maître Jacques qui avait exercé plusieurs métiers, mais en faisant preuve partout d'une honnêteté, d'une probité et d'un bon caractère qui lui avaient toujours mérité l'estime et l'amitié de ceux qui l'avaient employé.

(*A suivre*)

L'HEROISME FRANCAIS

La mort du petit.

...Pendant quelques jours, j'eus de l'espoir pour mon petit blessé. Les soins empressés, sa mère, l'air natal, semblaient le ranimer. Et puis il avait si bonne envie de vivre! Il nous racontait des épisodes de guerre. "Les Allemands sont mous comme des figues, disait-il dans son langage imagé, et n'ont un peu de coeur que quand ils sont en nombre et poussés par leurs officiers. Ah! qu'ils les craignent! C'est vrai de dire que leurs officiers ne sont pas comme les nôtres. Notre lieutenant, voyez-vous, c'était un frère." Et il pleurait sans fausse honte, car ce lieutenant était mort à Saint-Dié, et c'est en s'efforçant de le sauver que le soldat avait été blessé. Sous le feu de l'ennemi et blessé lui-même, il s'était chargé de son lieutenant grièvement atteint et avait continué ainsi à diriger la retraite du peloton. Arrivé à un ambulance, son désespoir était sans bornes de voir que le lieutenant était mort. "Mais enfin, disait-il, j'ai toujours sauvé son cadavre des Prussiens. Car ils s'acharnent jusque sur les cadavres, ces bandits". Pour cette belle conduite, le blessé avait reçu la médaille militaire...

Il avait la nostalgie du combat, et comme tant d'autres ne parlait que de partir. "Quand est-ce que je retournerai?"...

"Voyez-vous, et ses yeux brillaient, quand on est *là-bas*, on est comme au-dessus de soi-même, on ne sent plus la fatigue ni la souffrance. On ne veut qu'une chose: avancer. Ah! recommencer!" Hélas!

Une hémorragie subite vint nous enlever tout espoir. Lui-même s'en rendit compte, et demanda un prêtre. "Parce que vois-tu, m'man, dit-il à sa mère, dont il voyait l'angoisse, si on part, il vaut mieux partir proprement." Ah! que cette expression bien française révélait tout un état d'âme! Tandis que j'achevais, hâtivement de dresser un petit autel, une infirmière revenait avec un prêtre, et nous entendîmes le mourant chuchoter en montrant sa mère: "Il faudra tâcher de la consoler, dites, monsieur le curé, ça va lui être un si rude coup!" Cette petite âme héroïque absoute, la cérémonie si touchante de l'extrême-onction commença.

Une fois de plus, je fus frappé du caractère auguste et pour ainsi dire *transfigurant des mystères* catholiques, car le mourant, d'héroïque, devenait sublime, et disait des choses qui le montraient déjà transporté dans les régions supérieures. C'est ainsi qu'au moment de l'onction sur la poitrine, il dit en la touchant: "J'étais fier que le colonel lui ait donné la croix. A présent, elle a celle de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est encore mieux, et il faut que ce soit ta consolation, maman." Se tournant vers moi: "Il faudra leur dire aux autres, qui craignent, que ce n'est pas difficile de mourir." "Oui, dit quelqu'un, à mi-voix, quand on est brave comme lui." "Non, reprit-il, quand c'est pour Dieu, et pour le pays."

Mais bientôt sa tête s'embarrassa, le délire le prit, il criait d'une voix rauque: "Par le flanc droit, arche!... En avant!... Cessez le feu!"...

...Il eut un dernier sursaut d'énergie et râla: "Vive la France, vive..." et un peu de sang lui vint aux lèvres. Je me penchai. Il avait de nouveau la figure souriante que j'avais connue, à l'espression presque gosse. Il était mort...—(Le *Figaro*.)

La destruction de Charleville.

Récit d'un journal anglais

Mardi dernier, dit M. W.-T. Massey, du *Daily Telegraph*, les Français décidèrent d'abandonner Charleville et obligèrent les habitants à en agir ainsi. Des trains emportèrent beaucoup de non combattants, mais la plus grande partie se retirèrent à pied.

Aussitôt que la population civile eut quitté la ville, un faible contingent de tirailleurs français y entra pour y faire preuve de la bravoure et de l'abnégation qui sont traditionnelles dans l'armée française.

Ces militaires furent chargés d'occuper un certain nombre de maisons désignées à l'avance et hors de la portée de l'artillerie française quand les canons commenceraient à tonner sur la ville, ce qui n'empêcha que pendant toute la durée de l'action l'existence de ces braves ne cessa d'être en danger.

Charleville est commandée par des collines formant un demi-cercle. Ce fut sur ces hauteurs que l'artillerie établit ses positions, les canons ayant été soigneusement masqués aux yeux des Allemands.

Ces derniers furent aperçus entrant par les trois ponts conduisant à la ville.

On ne s'y opposa pas, si bien que leur nombre grossit rapidement, quand tout à coup les trois ponts sautèrent, leur coupant la retraite.

Une tempête de mitraille

La destruction des ponts fut le signal de la canonnade qui commença, en même temps que les tirailleurs en embuscade dirigeaient un feu terrible, afin de faire croire à l'ennemi que la ville était militairement occupée. A ce feu répondit celui d'une demi-douzaine de batteries, puis ce fut sur la ville une véritable tempête de fer, tandis que les maisons s'effondraient.

Une ville détruite en dix minutes

En quelques instants—juste dix minutes—la ville fut détruite de fond en comble et toutes les forces allemandes furent annihilées.

Charleville avait servi de parc pour les canons allemands capturés.

Le désastre fut tel que ces canons sont maintenant inutilisables, mais il est bien certain que si le stratagème a aussi bien réussi, c'est qu'il servait d'appât aux Allemands, désireux de les restituer à leur armée.

Le dévouement des officiers.

...Mon capitaine tué, je dus prendre le commandement de la compagnie. Mes hommes étaient dans une tranchée, où j'avais quelque peine à les tenir tapis, ces diables-là dressant toujours la tête pour voir ce qui se passait. Il nous arrivait de telles rafales de mitraille que je me demandais avec inquiétude si tous bondiraient bien hors de l'abri, quand je commanderais la marche en avant. Je n'eus qu'une déception: à peine avais-je fait mettre la baïonnette au canon pour la charge qu'un de mes hommes s'élança tout seul en avant avec des cris de rage, pour tomber foudroyé à une centaine de pas. Tous les autres, ayant attendu le commandement, me suivirent comme à la moneuvre.

Et du dévouement, et de l'abnégation! continue mon ami. Quand je tombai, de mes hommes se précipitèrent pour me secourir; mais je leur ordonnai de suivre le mouvement offensif. Ils obéirent; mais la charge achevée, ils revinrent à moi, firent un brancard de leurs fusils et me transportèrent à l'ambulance. L'artillerie allemande continuant à nous arroser, des obus pleuvaient, autour de nous pendant le transfert. Je fis alors cette remarque qui m'émut au point de me donner envie de pleurer: chaque fois qu'un obus tombait à proximité les hommes qui me portaient se tournaient immédiatement face au danger, de façon à me servir de pare-éclats, le cas échéant.—(La *Libre Parole*.)

Sourire français, humour anglais.

A Soissons, ville ouverte, que, deux fois par jour les Allemands s'amusent à bombarder — bien qu'il n'y ait pas de troupes dans la ville—un obus tombe à vingt mètres d'un général qui se trouve dans la rue, en compagnie du préfet de l'Aisne:

—Monsieur le préfet—dit le général—vingt mètres de plus, cet obus faisait de l'avancement dans l'administration et dans l'armée.

Non loin de là, le même jour, un général anglais, de passage dans la ville, est couvert de terre par des éclats d'obus. Il frotte sa manche et non sans une légère indignation:

—Soissons, dit-il, est vraiment peu confortable.—(Le *Gaulois*.)

Les hordes ivres.

(*Témoignage d'un ami de M.. Léon Bourgeois*)

Quand les Allemands furent signalés au nord de Châlons, vers neuf heures, le soir, on fit sonner le tocsin. Les Châlonnais gardèrent tout leur sang-froid. Quelques milliers se précipitèrent pourtant vers le dernier train, ou s'enfuirent dans la campagne. A peine étaient-ils partis que les Allemands dénoncèrent leur approche en envoyant quelques obus qui, naturellement, tombèrent sur l'hôpital et sur une garderie d'enfants. Après quoi, les troupes arrivèrent, pillèrent les magasins, vidèrent les bijouteries avec un soin particulier—les officiers surtout firent là de fructueuses visites—et ensuite s'entassèrent dans les caves où le champagne coula à flots.

A Epernay, ce fut la même bombance. Et les Teutons prirent à ce point goût au champagne que lorsque les Français réoccupèrent le pays ils découvrirent dans les collines une quantité d'officiers et de soldats qui cuvaient leur vin. Même un colonel, qui avait affirmé au maire d'Epernay que la ville serait allemande avant quinze jours. On le trouva ivre-mort, près d'un tonneau.—L'*Intransigeant*.)

Nos jeunes soldats au feu.

Lettre écrite à Barrès (*Echo de Paris*):

A 6 heures, le régiment arriva sous la ligne de feu. Une nuée d'obus nous accueillit. Moi, comme fourrier, je me tenais avec le chef de bataillon. Le premier obus allemand tombe à dix mètres, nous couvre de terre et ne nous touche pas, car il faut dire que leurs projectiles d'artillerie ne sont pas dangereux. Nous continuons donc d'avancer sous cette mitraille et très peu d'hommes tombent. Où le combat est devenu terrible, c'est lorsque, à douze cents mètres, nous nous sommes heurtés aux mitrailleuses. Là ce fut colossal. Il nous semblait être dans une fournaise. Les balles sifflaient à nos oreilles et faisaient de terribles ravages: des blessés pourtant plutôt que des morts...

Cependant les hommes tombent et notre commandant nous dit: "Les enfants, il faut aller communiquer les ordres. Si vous ne revenez pas, j'en enverrai d'autres."

Un camarade part le premier. Il n'est pas revenu. Peut-être n'est-il que blessé. Un deuxième s'en va. Il revient avec deux balles dans les jambes. Moi, je pars le troisième, et reviens sain et sauf. L'adjutant qui est avec nous part et reçoit une balle. Enfin, de toute la liaison de bataillon, je reste le seul. Mais si nous avons des blessés en quantité, les Allemands, eux, c'est terrible. Il y a des tranchées où ils sont des centaines de morts restés debout.

Enfant héroique.

C'est un gamin. Il a quinze ans. On ne sait comment il s'est, un soir, mêlé aux soldats sur le front. Le lendemain matin, il avait revêtu, pour masquer sa blouse d'écolier, une capote ramassée sur le champ de bataille et, sans qu'on y prit garde, il joua pour tout de bon au soldat, dans la journée.

Infatigable, on le vit, à la nuit tombante, aider les brancardiers à ramasser les blessés. A l'aide d'une brouette, il ramena d'abord un capitaine à l'ambulance, puis un soldat, puis un autre. Il fit ainsi cinq voyages, sauvant cinq des nôtres. Au sixième voyage, un éclat d'obus ateignit le vaillant gamin à la jambe.

Relevé à son tour, il a été amené à l'hôpital de Lyon, où il est soigné comme les militaires. Mais il a refusé de donner le nom et l'adresse de ses parents: il craint d'être reconduit chez lui et choyé par sa maman.

Il veut guérir et veut retourner à la bataille.

Il a quinze ans.—(La *Presse*.)

L'erreur agite; la vérité repose.

La commodité a détruit la religion, la morale et la politesse.

Geste bien français.

La commune de Fraimbois, près de Lunéville, a été occupée par les Allemands de la fin d'août jusqu'au 12 septembre. Pendant ce temps le curé a été pris comme otage pour avoir énergiquement protesté contre le reproche fait à ses paroissiens de tirer sur les soldats allemands. Enfin, le 12 septembre, nos soldats réoccupaient le village et le curé était remis en liberté. Le lendemain était un dimanche. Les paroissiens ne purent trouver place dans l'église remplie déjà par les soldats. Les obus français en avaient brisé les vitraux.

"Nous avons brisé vos vitraux et endommagé un peu l'église; nous voulons réparer cela. Faites faire une quête parmi nous!" Le curé protesta, ne voulant pas toucher à la bourse déjà si peu garnie de soldats en campagne. Mais ils insistèrent tant que le curé fut obligé de désigner un enfant pour faire la quête. Cette quête finie, on trouva la jolie somme de 250 francs.—(L'*Echo de Paris*.)

La folie de la destruction.

X... est un chef-lieu de canton de 4,500 habitants environ; les neuf dixièmes s'étaient enfui. Aucune troupe française ne s'y trouvait, l'ennemi put donc "travailler" méthodiquement à raison d'un projectile d'artillerie lourde par minute et de six heures du matin à neuf heures du soir. Le 29, il réduisit en cendres deux des usines; en outre, de nombreux immeubles prirent feu, ce qui permit aux Allemands d'afficher, une fois de plus, leur mépris des lois de la guerre. Chaque fois qu'un incendie nouveau était allumé, le tir cessait pendant quinze à vingt minutes. Les habitants présents s'efforçaient d'éteindre l'incendie, et c'est alors que, coup sur coup, les obus pleuvaient sur les sauveteurs.

Mercredi matin, la troisième raffinerie s'écroula, les maisons flambèrent les unes après les autres et les derniers habitants durent s'enfuir sous une pluie de shrapnels.—(Le *Journal*.)

Le kronprinz voleur et menteur.

On sait que le kronprinz logeant au château de Baye, près de Champaubert, a complètement dévalisé la maison. Dans une lettre adressée à l'un de nos confrères, Mme la baronne de Baye disait qu'il avait pillé le musée, dans lequel M. de Baye conservait avec piété le résultat de vingt-huit années d'exploration et de voyages archéologiques. Brisées toutes les vitrines, les très nombreuses vitrines, qui garnissent une galerie de 45 mètres de long: volés les vases précieux, les coupes d'or ciselé; volés aussi les présents superbes dont le tsar avait honoré M. de Baye, en souvenir de ses missions en Russie et du musée de 1812. Il a volé d'admirables icones, des tapisseries, des miniatures, etc., fait emballer les meubles et les tableaux les plus rares.

En réponse à la lettre de Mme de Baye, publiée dans le *Matin*, le kronprinz n'a opposé aucun démenti direct, mais cinq jours après l'ambassadeur d'Allemagne près du roi d'Italie, se déclarait autorisé à démentir le récit de Mme de Baye.

Mais il y a des preuves de la goujaterie du prince. En effet, avant même de connaître le démenti de l'ambassadeur, Mme de Baye envoyait au *Matin* la lettre suivante:

"Biarritz, 1er octobre 1914.

"Monsieur,

"Je ne m'attendais pas à ce que ma lettre eût tant d'honneur!... L'honneur de collaborer avec vous pour la vérité et le droit... "Celui qui ne régnera certainement pas" a, m'écrit un témoin du cambriolage, fait venir l'aide du serrurier du village, Marmet, et, le revolver sur la gorge, il lui a fait emballer ses larcins. Puis, sous forte escorte, l'aide-serrurier dut conduire les camions contenant les caisses à Rethel.

"Je vous donne ces détails en confidence. Qui sait si un jour, au jour des règlements de compte, le pauvre musée de Baye ne reverra pas ce qu'on lui a volé!

Baronne de Baye."

Quand même....

La bataille avait été dure, mais l'ennemi avait été repoussé. Plutôt que de prendre un repos bien gagné, un soldat du X... de ligne retourna vers le lieu du combat pour rechercher un camarade qu'il avait vu tomber à ses côtés.

Des gémissements attirèrent, soudain, son attention. Blessé à la cuisse un chasseur à pied prussien suppliait qu'on lui donnât une gorgée d'eau.

Notre fantassin déboucha son bidon, il allait se baisser lorsque l'Allemand lui déchargea son fusil en pleine poitrine. Le Français s'affaissa, évanoui. Lorsqu'il revint à lui, se souvenant que son meurtrier lui avait demandé à boire, il fit des efforts inouïs pour lui passer son bidon.

A l'heure actuelle ce brave soldat, dont il est inutile de commenter l'acte généreux, est soigné dans un hôpital de Lyon.—(L'*Action*.)

Ils y sont habitués.

En Thiérache, un de nos officiers a pu, voilà quelques jours, traverser les lignes allemandes. Il avait revêtu des effets civils, et, parlant très correctement l'allemand, circulait à bicyclette. Comme il venait de quitter V.... une sentinelle l'arrêta:

—Halte-là! lui cria-t-elle.

—Ferme ton bec! lui répondit l'officier en excellent allemand.

Instantanément, le soldat joignit les talons, rectifia la position et laissa passer. A l'aménité de la réponse, il n'avait pas douté de se trouver en présence d'un de ses supérieurs hiérarchiques...

Les effets de notre artillerie.

Lettre d'un officier allemand

L'artillerie française faucha tout le terrain avec son tir par séries progressives. En une seule minute, je comptai 40 obus; représente-toi cela! Les shrapnels faisaient explosion de plus en plus près. Enfin, ils arrivèrent dans nos rangs. Je retournai rapidement ma sacoche sur mon ventre pour le couvrir un peu; et déjà retentissaient des hurlements de douleur. Les larmes me venaient aux yeux à entendre les pauvres diables qui se lamentaient ainsi, tandis que les coups succédaient aux coups. L'air en grondait. La poussière de sable, la fumée de la poudre et la puanteur empêchaient de respirer. C'était de plus en plus terrible. Tous, nous poussions les clameurs après notre artillerie, nous ne savions pas qu'elle avait déjà cédé. Enfin, après une longue et angoissante attente, le feu s'éloigna plus loin vers les lignes de derrière. Le commandement retentit: "En finir!" En nous courbant le plus possible, la sacoche ou le sac retourné, le fusil en main, en avant, marche!

Nous devions passer sous le feu de l'ennemi. Les hommes recommencèrent à tomber comme des mouches. Dieu soit loué que j'aie pu courir comme je l'ai fait! J'étais à bout de souffle; mon coeur menaçait de rompre! Je voulus me jeter à terre, ne pouvant pas aller plus loin... Nous arrivons enfin à l'emplacement de nos batteries. Le sol est bouleversé par les projectiles; trois canons sont en débris et les avant-trains et affûts brûlés. Et toujours ces bruits, un sifflement, *Piuh* puis *boumkrach*: ce sont les obus. L'un d'eux tombe contre la voiture. Que l'on n'en devienne pas fou, c'est un miracle. Enfin, après environ quatre kilomètres, les projectiles ne nous atteignent plus.—(La *Libre Parole*.)

Soyez bons....

Au cours d'un combat d'avant-garde sur la Meuse, Philippe Boutoux, caporal au 34le d'infanterie, fut blessé dans des circonstances qui révèlent une fois de plus la traitrise de nos ennemis. Attiré par des gémissements qui sortaient d'un fourré, notre caporal aperçoit un uhlan gisant à terre et s'apprête à le secourir. Celui-ci se dresse aussitôt et décharge son arme presque à bout portant. Par miracle, notre caporal n'est blessé qu'à l'avant-bras gauche. Il ne songe plus qu'à se venger, mais le uhlan ne lui laisse pas le temps et se fait sauter la cervelle.—(La *Presse*.)

Patriotisme ingénieux.

Quand l'autorité allemande eut interdit à la population d'arborer le drapeau belge, M. Max fit placarder sur les murs de la ville un manifeste engageant la population, en un langage qui ne manquait pas de fierté, à s'incliner devant un ordre auquel il n'y avait pas moyen de se soustraire. Le maréchal von der Goltz entra dans une grande colère et fit recouvrir le manifeste du bourgmestre de papier blanc. Le lendemain matin, il se trouva que sur les murs de Bruxelles ce papier avait été couvert d'une couche d'huile, de telle sorte que, devenu transparent, il permettait parfaitement la lecture du manifeste de M. Max qu'il recouvrait.—(Le *Temps*.)

Leur dévouement.

Les brancardiers allemands ne valent pas mieux que leurs chefs, leurs soldats et leurs médecins.

Des blessés français qui, faits prisonniers, se sont échappés, content comment ils ont été recueillis sur le champ de bataille par les brancardiers allemands, dont la plupart parlent français.

Ils s'approchèrent du blessé et leur première question n'est point pour s'enquérir de l'endroit où il a été atteint, mais pour savoir si le blessé a sur lui de l'or et des bijoux.

Si la réponse est affirmative et si le blessé effectue spontanément un versement immédiat, ils l'emportent à l'ambulance.

Sinon, ils le dépouillent et l'abandonnent.

—Il faut, ajoutent les soldats, leur rendre d'ailleurs cette justice qu'ils ne distinguent pas entre blessés français et blessés allemands.

Le procédé est égal pour tous; et ils n'hésitent pas à secourir un Français qui a de l'or, de préférence à un des leurs qui ne possède rien.

Ce sont vraiment de belles âmes.—(Le *Gaulois*.)

Un cure délivré par nos soldats.

Tandis que les Allemands occupaient Rosières (en Picardie), quelques habitants se lamentaient auprès de leur curé doyen, M. le chanoine Dourien, de ce que l'horloge de l'église était arrêtée.

Le doyen, qui est actif et zélé, ne réfléchit pas plus longtemps: avec deux gamins délurés du village, il grimpe dans le clocher, remonte le mouvement, tourne les aiguilles et fait sonner l'horloge. Les Prussiens, étonnés, croient qu'il s'agit d'un signal destiné aux soldats français qui cantonnent tout près de là. Ils arrêtent le curé et les deux gamins, les font passer devant un Conseil de guerre, qui condamne le doyen à être fusillé et les jeunes garçons à cinq ans de forteresse.

L'abbé Dourien est un enfant du canton. Il est extrêmement aimé de ses paroissiens auxquels il est tout dévoué, et il avait fait courageusement le sacrifice de sa vie, lorsqu'un mouvement se manifesta parmi les Allemands. Les soldats français approchaient, lors que les Prussiens, levant le camp en toute hâte, laissèrent là le doyen qui recommandait son âme à Dieu, en attendant son exécution. Les soldats français survinrent et ramenèrent en triomphe l'abbé Dourien vers son clocher. Il sembla au doyen que l'horloge sonnait maintenant plus joyeusement.—(La *Croix*.)

Notre cavalerie dans les bivouacs allemands.

Une manière particulièrement efficace de jeter le trouble chez l'ennemi est d'envoyer dans ses lignes des colonnes volantes de grosse cavalerie qui passent à pleins galops à travers les bivouacs. Un soldat qui prit part à une de ces expéditions me dit, qu'à son avis, il n'y avait rien de plus amusant. La troupe dont il faisait partie brûlait des convois et des automobiles, renversait une grande quantité d'huile à graisser, causait énormément de dégâts et encore plus l'alarme par ses attaques de nuit. Mais au cours de l'une d'entre elles, ils furent obligés de se réfugier dans un bois où ni les hommes ni les chevaux ne trouvèrent à manger pendant quarante-huit heures. Ils espéraient être secourus par l'arrivée de troupes françaises, mais personne ne venait. Ils étaient déterminés, à tout événement, à vendre leur vie chèrement, et aucun ne songeait à se rendre. A la fin, au milieu de la nuit, ils se résolurent à charger en poussant des cris épouvantables; ils galopèrent à travers un campement, franchissant fossés et barrières, comme une bande de fous chassant un renard fantôme, et la plupart d'entre eux réussirent à sortir des lignes allemandes.—(*Daily Mail*.)

ST-BONIFACE

Des nouvelles de Mgr l'Archevêque nous apprennent que sa santé se refait rapidement grâce au repos qu'il prend.

* * *

Les amis de M. Trottier, gérant de la succursale de la Banque Northern, ont enterré sa vie de garçon samedi soir.

* * *

L'ordination de M. l'abbé Bertrand aura lieu le 20 décembre à la messe de dix heures dans la cathédrale de Saint-Boniface.

* * *

M. l'abbé Létourneau sera ordonné vers la Noël à Québec.

* * *

La convention des Municipalités s'est ouverte ce matin. M. le maire Lachance a souhaité la bienvenue aux délégués.

* * *

A une assemblée du club de raquettes *Le Voyageur*, tenue dimanche, les officiers suivants ont été élus:

Président: M. Alex. Bernier.
Vive-Président: M. J.-E. Fontaine.
Secrétaire: M. A. Manny.
Trésorier: M. A. Prendergast.
Comité de Régie: MM. J.-B. Leclerc, A. LaRivière, W. Raymond.
Capitaine: M. A. Vermander.

Les sorties auront lieu le jeudi soir. La première sera le 3 décembre.

Il y aura une autre assemblée générale dimanche le 29 novembre, à 1 heure, à l'Hôtel de Ville.

PETIT SEMINAIRE

A notre dernière séance d'Académie, M. Lapointe nous entretint, durant un quart d'heure, de la vie de Mgr Taché.

Cet évêque dont l'histoire nous prêche toujours l'ardeur du véritable apôtre et la générosité du missionnaire chrétien, nous est proposé comme notre modèle, à nous qui aspirons à devenir un jour les courageux missionnaires de l'Ouest canadien. Il importait donc que nous connussions cette vie si bien remplie, pour tâcher de copier un exemple aussi digne de notre imitation.

M. Lapointe nous montre que c'est au Séminaire que Mgr Taché s'est d'abord distingué par son travail apllliqué et ses qualités du coeur et de l'esprit; puis, à la Rivière Rouge où il se dévoua tout entier aux missions confiées à ses soins. La mission de l'Ile-à-la-Crosse qu'il avait lui-même fondée, était plus chère que toute autre mission au coeur de Mgr Taché.

Il dut quitter ce poste pour succéder à Mgr Provencher à la Rivière Rouge. Il n'avait que 28 ans, mais il avait une âme d'apôtre. Le jeune prélat se fait le protecteur de tous ses enfants; il fut aussi le défenseur des métis lors de l'insurrection de 1870, et devint plus tard celui qui défendit le plus énergiquement les écoles catholiques de l'Ouest et les droits des catholiques en matière d'éducation, dans tout le Manitoba.

Le travail de notre confrère nous rappela, dans un résumé clair et concis, les phases les plus importantes de la vie du grand patriote et évêque que fut toujours Mgr Taché. M. Lapointe termine son étude en invitant ses auditeurs à ne jamais oublier les beaux exemples d'apostolat du premier archevêque de Saint-Boniface.

Pour faire diversion au sérieux de la séance, M. St-Cyr nous lit ensuite une charmante chronique sur la fin des vacances et le retour au Séminaire. Notre confrère nous décrit, en un style soigné, les multiples agréments que les vacances procurent aux étudiants et le chagrin qu'excite dans leur coeur la fin trop tôt venue de ces jours de joyeux délassements. Le retour au Séminaire pour un ancien, ne présente rien de fort remarquable. Il semble: ce sont les mêmes exercices et les mêmes études qu'il faudra accomplir pendant plusieurs mois encore.

M. St-Cyr ajoute à sa chronique quelques-unes de ses impressions sur la retraite des élèves qui fut prêchée, cette année, par M. l'abbé Messier, chapelain de l'hôpital de Saint-Boniface. Il avoue que la parole du ministre de Dieu n'a pas été sans fruit, pour lui et ses condisciples, et que plus d'un sermon du pieux prédicateur toucha le coeur des élèves.

La séance académique nous fournit aussi l'occasion d'écouter trois intéressantes déclamations qui furent dites par M*l. Forest, Desharnais et D'Eschambault.

La bonne presse, "sa nécessité et son influence", fut le sujet traité, avec beaucoup de soin, par M. Picton. Celui-ci sut faire voir l'importance que l'on doit attacher à la diffusion du bon journal et des bonnes revues pour contrebalancer les effets funestes des publications malsaines.

M. Picton nous cite l'exemple de S. S. Pie X. de regrettée mémoire, qui se fit l'ardent propagateur d'un journal franchement catholique qu'il avait réussi à fonder, alors qu'il était cardinal patriarche de Venise.

Si le mal se fait autour de nous par le mauvais journal, si des idées se répandent partout, par le moyen de revues dangereuses, nous devons, comme chrétiens et catholiques, opposer un contrepoison qui puisse arrêter la marche de ce mal. Et c'est la bonne presse qui nous conduira à cet heureux résultat. Ayonc donc à coeur, nous dit M. Picton, de veiller à ce qu'aucune feuille mauvaise ne se rencontre au sein de nos familles. Travaillons même à aider les bons journaux, en y abonnant nos amis et nos parents, ce sera déjà un apostolat bien entendu. Tel est le voeu que nous formule notre confrère en terminant son travail.

La séance se clôt par quelques mots de notre Directeur.

Ovila Maquin,
Assistant-Secrétaire.

1 novembre 1914.

* * *

MARIAGE

17 novembre. Joseph Ménard, d'Elie, Man., à Rosilda Janelle, de Saint-Boniface.

18 novembre. Charles Verachtert à Alice Moerman.

23 Jérémie Rondeau à Eva Joyal.

* * *

BAPTEMES

19 novembre. Marie-Louise, fille de Louis Bovet et de Vallérie Tissot. Parrain, Louis Tissot; marraine, Eugénie Tissot.

22 novembre. Madeleine-Louise, fille de Henri Dheere et de Martha Veerhaege. Parrain, Jules Callewaert; marraine, Charailda Brabandt.

22 novembre. Louis-Philippe, fils de Charles Roy et de Zephenna Millette, de Fisher Branch, Man. Parrain, Alphonse Roy; marraine, Marie-Rose Millette.

22 novembre. Marie-Marguerite, fille de Maurice Piper et de Helen Boyers. Parrain, Julius Piper; marraine, Stevens Ver Tentter.

22 novembre. Joseph-Henri, fils de Thomas Gagnon et de Agnès Drapeau. Parrain, Henri Gagnon; marraine, Philomène Gagnon.

22 novembre. Joseph-Adélard, fils de David Gauthier et de Elmina St-Laurent. Parrain, Armand Chénier; marraine, Mme Armand Chénier.

SEPULTURES

21 novembre. Joseph, fils de Louis Bilodeau, décédé à l'âge de dix-sept mois.

CHRONIQUE DE LA GUERRE

Les médecins allemands.

D'un sous-officier allemand à son frère:

"Je suis tombé sur le champ de bataille et ai été transporté à l'ambulance allemande avec 350 des nôtres. Dans la soirée, nous apprîmes que les Allemands battaient en retraite. Nos médecins prirent la fuite, naturellement. Ah! les lâches! Par bonheur, cinq curés et cinq soeurs restèrent auprès de nous. Sans leur assistance, nous serions tous morts de faim. Le lendemain, des cavaliers français nous firent prisonniers et un médecin français, très aimable, nous pansa avec soin.

Du professeur H...., soldat réserviste, à sa mère:

"Nos ambulanciers se sont couverts de honte, ils nous laissèrent pendant deux grands jours sans aucun secours, sans boire ni manger. Heureusement les Français nous secoururent et nous soignèrent parfaitement. Aussi je t'en prie, soigne bien les blessés français. C'est le mieux que tu puisses faire pour ton fils."

Toutes les autres lettres stigmatisent la conduite des médecins et ambulanciers allemands, qui ont abandonné les blessés en cas de danger.

Un soldat écrit également à sa mère, qui habite Munich, que "la lâcheté de leurs médecins coûte aux Allemands des milliers de morts."—(Les *Débats.*)

Une ruse de guerre.

Deux trains de renforts dont l'armée allemande avait grand besoin ont été anéantis entre Péronne et Saint-Quentin. Le tour a été bien joué. Un officier français brancha un fil téléphonique. Il apprit ainsi que des communications militaires allemandes étaient échangées à six heures chaque soir. Il coupa le fil, adapta un appareil et ne quitta plus la réception. A l'heure dite il entendit une voix demander en Allemand:

C'est vous, Biedemann? "Non", dit-il, "Biedemann n'est pas là pour l'instant. C'est moi qui le remplace." Il parlait parfaitement l'Allemand. "Qu'est-ce qu'il y a?"

"Dites au général qu'on lui envoie deux trains de renforts."

"Très bien. Deux trains de troupes, n'est-ce pas? Je vais en informer le général."

Il informa un général en effet, et, en conséquence, quand les trains arrivèrent ils se heurtèrent à ces canons (hâtivement assemblés et mis en position pour commander la voie ferrée) qui les attendaient. Ils furent annihilés, littéralement réduits en miettes. "Cela a été une bonne farce", me dit l'officier qui me racontait l'histoire. — (*L'Intransigeant*, traduit du *Daily Mail.*)

Le salut de l'officier.

La scène se passe à Paris, dans un tramway. Sous l'attention compatissante des voyageurs monte un soldat blessé, le bras droit en écharpe et qui s'installe dans un coin.

A une station monte un officier. Le soldat fait un effort pour saluer son supérieur, mais celui-ci arrête d'un geste affectueux le soldat, puis, lui faisant un salut militaire, il dit: "Pour aujourd'hui, mon ami, c'est moi qui vous salue."—(Le *Gaulois.*)

Un dragon qui ne s'étonne pas.

A un des combats en Alsace, le capitaine C... de l'état-major du général A...., a vu un dragon, dont le cheval venait d'être tué, se relever et procéder aux opérations suivantes:

1o Bourrer sa pipe et l'allumer;
2o Décrocher son sabre de la selle;
3o Se joindre à une compagnie d'infanterie qui chargeait à la baïonnette, et foncer avec elle, avec ses bottes, le sabre en avant.

Le capitaine C... regrette de ne pas savoir ce que ce brave est devenu.—(*L'Echo de Paris.*)

Donc, ils sont perdus.

A Cologne, à la fin de juillet dernier, pendant un dîner auquel prennent part trois personnages influents de la cour. Trois fois, pendant le repas, auquel assistait une dame anglaise, le plus important des trois convives allemands fut demandé à Potsdam au téléphone. La conversation roulait sur l'imminence de la guerre.

—Mais, demanda la dame anglaise, le moment est-il bien venu pour vous de l'engager?

—Dans trois ans, il serait trop tard. Il faut que nous sautions tout de suite sur la France pour passer ensuite à la Russie...

—Mais l'Angleterre? demanda la dame, qui connaissait les sentiments de ses compatriotes.

—Oh! l'Angleterre laissera faire...

—Mais, si l'Angleterre ne laissait pas faire, et se joignait à la France et à la Russie?...

—Alors, nous serions perdus!..

Et, comme on le redemandait de Potsdam à l'appareil, le grand personnage disparut.—(*L'Intransigeant.*)

Les héros de Liège.

Pendant qu'un médecin prodiguait ses soins au général Léman, un groupe d'ennemis continuait de fouiller le fort en s'éclairant au moyen de falots et de lanternes. Tout à coup, dans une galerie qui a résisté à l'explosion, retentissent des coups de feu. Etonnés, les Allemands s'arrêtent. Ils assistent alors au spectacle le plus beau qui se puisse imaginer.

Une poignée de défenseurs du fort, vingt-cinq ou trente, se sont réfugiés dans un couloir. A la lueur des falots qui parvient à traverser difficilement l'épais nuage de fumée dont la galerie est envahie, on les distingue à peine. Noirs de poudre, le visage en sang, les vêtements en lambeaux, les mains crispées sur des tronçons d'armes, ces héros, à face de démons, attendent l'ennemi. Ils ont juré de mourir plutôt que de se rendre. A demi asphyxiés, blessés, mutilés, ils rassemblent ce qui leur reste de forces pour tenir tête encore.

La scène est si poignante que les Allemands ne veulent pas se défendre. Ils jettent leurs armes et se précipitent au secours des vaillants défenseurs du fort Loncin. Sa garnison comprenait cinq cents hommes. Trois cent cinquante sont morts. Parmi les survivants, plus d'une centaine sont grièvement blessés. Tous furent des héros.—(Le *Journal.*)

Lettre de soldat.

Hier soir, l'ordre du jour du général Joffre nous est arrivé et nous a mis la joie dans le coeur.. Enfin, la victoire! Je ne sais pas dans quelle mesure notre corps d'armée y aura contribué, mais ce que je sais bien c'est le courage et l'héroïsme avec lequel notre pauvre ... division a donné. Nous avons subi pendant quatre jours un feu d'infanterie assez lointain, mais de terribles rafales d'artillerie. Il faut rester là, stoïquement, sans bouger; on regarde autour de soi les obus qui tombent, on baisse la tête pour éviter les éclats, mais on ne recule pas d'un centimètre. On attend l'obus qui va suivre en se disant que celui-là ne vous épargnera peut-être pas.

Dans la nuit de mercredi à jeudi, le temps a changé, la pluie et le vent se sont mis de la partie: nous bivouaquions dans un bois et, malgré le froid, nous dormions de fatigue lorsque, vers minuit, nous avons été réveillés par une violente fusillade. Ces sacrés boches profitaient de ce qu'il n'y avait pas de lune pour tenter une attaque de nuit et nous rejeter en arrière. Il y eut un moment d'émotion, de surprise, mais les ordres furent rapidement donnés: pourtant ma compagnie restait en réserve, nous ragions. Enfin, dix minutes n'étaient pas passées que le général de brigade demandait ma compagnie. Nous y courûmes. Il nous attendait à la sortie du bois de sapins que je verrai longtemps dans ma mémoire. Le ... attaquait sur la gauche, baïonnette au canon: et nous attaquâmes sur la droite. En avant! Quel moment, ma pauvre maman! Vous avez tous été alors ma seule pensée, et puis j'y suis allé avec joie et le coeur haut!

Hélas! nous n'eûmes même pas la joie de les piquer. Ils se sauvèrent sur la droite. Nous fîmes immédiatement face à droite, nous rassemblâmes nos hommes et, de nouveau, en avant! Nous fûmes alors éblouis par une espèce de feu de bengale allumé par les Allemands. Il y eut un moment d'hésitation, mais cette lueur nous avait montré autour d'une de nos batteries abandonnées un fort groupe compact d'ennemis: des canons de 75 entre leurs mains! Un feu violent, une charge et nous les avions repris! De nouveau, en avant! En bas, derrière un buisson, ils chantaient le "Wacht am Rheim". Alors, le jour enfin commençait à pointer: ce fut le combat d'infanterie dans toute sa violence.

Le mortier allemand.

Nous savons que le mortier de 420 était un instrument redoutable, qui, en fonctionnant normalement, pouvait provoquer des effets réellement désastreux.

Or, si au début de la campagne, les mortiers de 420 ont été à même par la coordination des services et les conditions climatériques, de répondre aux espérances basées sur eux, devant Liége et Namur notamment, la situation se modifia assez vite.

Peu maniable, lourd, dès qu'il pleut, il devient presque intransportable. Ses obus monstrueux sont encombrants et son mécanisme réclame des spécialistes difficilement remplaçables. Redoutable à distance, son tir est inoffensif de près. Ses projectiles, mal préparés, éclatent trop tôt ou trop tard, souvent pas du tout.

Or, les ravitaillements en munitions ont fréquemment été coupés par nous et nos troupes ont appris à attaquer ces énormes engins: elles franchissent la zone dangereuse, quelquefois très durement, et à l'aide de nos 75 ayant nettoyé les abords, enlèvent les pièces à l'arme blanche, en tuant les pointeurs-spécialistes. On a pris déjà beaucoup de ces mortiers et le mauvais temps aidant, il en rentrera probablement fort peu en Allemagne. — (Résumé de la *Presse.*)

Bravoure et gaieté.

...*Vendredi.*—Ma lettre a été interrompue par un ordre de se mettre en route. Aujourd'hui nous bivouaquons au creux d'une jolie prairie. Nous sommes entourés par les feux des batteries. L'artillerie allemande répond feu pour feu. Les blessés passent toujours, et quelques prisonniers. Nous nous ravitaillons de temps en temps. Le reste du temps on fait la soupe; on mange quatre ou cinq fois par jour: c'est la grande distraction. Par exemple, il y a des jours où on ne mange pas du tout, faute de temps.

Pendant que j'écris, des artilleurs poursuivent dans la prairie un troupeau de vaches sans gardien, pour les traire. Il y en a un qui l'entraîne: les autres tentent d'entourer l'animal en faisant de grands gestes. Pittoresque tableau!—Sanité excellente. — Pas un rhume.—Bar-le-Duc nous a ravitaillés en cigares, cigarettes, tabac fin. Que nous manque-t-il?

Bons baisers: Marcel.—(Le *Figaro.*)

Le coeur de nos soldats.

Au moment de l'évacuation du village, une jeune fille agonisait. Impossible de la transpoter ailleurs, et quelques heures après la pauvre enfant mourait dans les bras de ses parents désespérés.

Le pays est totalement abandonné. Plus de menuisier pour faire le cercueil, plus de prêtre pour dire les dernière prières; personne pour porter le pauvre corps au cimetière,—rien que la solitude et l'abandon!

Tout à coup des pas de chevaux s'approchent; des soldats envahissent le village.

L'angoisse de la pauvre famille s'accroit. Sesaient-ce donc les uhlans assassins des vivants, profanateurs des morts? Mais non, ce sont les nôtres! C'est un détachement de hussards envoyé en reconnaissance au-devant de l'ennemi. Ce sont les dolmans bleus! Devant la maison en deuil, la seule habitée, l'officier s'arrête, s'informe Il apprend que le corps d'une enfant de dix-huit ans gît là sans cercueil, et sans personne pour le porter à sa dernière demeure. Il appelle ses hommes, fait assembler quatre planches, dernier abri pour celle qui vient de mourir. Puis, sur les canons de leurs fusils croisés, les hussards transportent le funèbre fardeau dans l'église abandonnée.

Entouré de ses hommes, l'officier lit les prières des morts; l'enfant est ensuite conduite au cimetière où nos soldats, sabre au clair, lui rendent les suprêmes honneurs.—(*L'écho de Paris.*)

Lettre de soldat.

J'ai été interrompu pendant que je vous écrivais, il y a quelques jours; je n'ai eu que le temps de remonter à cheval; on nous donnait l'ordre de poursuivre les Allemands qui se retiraient de leurs tranchées; les tranchées sont leur grand truc bien souvent; trop souvent à mon gré, car nous ne sommes pas habitués à manoeuvrer comme des taupes, encore moins comme des rats d'égouts, ce qui était bien le cas, grâce à la pluie qui remplissait d'eau leurs ouvrages souterrains. Ce jour-là, j'ai vu... quatre uhlans; visité la selle et le paquetage d'un cinquième; goûté un de ses cigares... horribles!

Ce sont les côtés cocasses de la guerre, ou plutôt on les trouve cocasse tant on est habitué à vivre au milieu d'un drame, et de quel drame! Il faut y avoir été pour se douter de ce qui peut s'y rencontrer de poignant, de terrible et de répugnant. Et cela forme un tout qui devient beau parce que cela s'illumine par le devoir, et le sacrifice. Le plus dur, ce n'est pas le feu; c'est le spectacle d'un champ de bataille avec des morts..., les femmes, les enfants qui fuient... etc.... C'est surtout cela que l'on voit; c'est là dedans que l'on vit; faut-il que le devoir soit beau pour faire surmonter ces impressions! Voilà aussi pourquoi il ne faut pas s'étonner si l'on dit que se battre est une récompense; c'est le seul moment de la guerre qui ait quelque chose de grandiose et d'enlevant. C'est surtout pour le reste qu'il faut élever son coeur car c'est vraiment terrible. Soyez tranquille, le coeur des vôtres reste bien placé et digne de l'honneur de servir, la Patrie, et ne faut-il pas payer tout honneur? Ce qui m'est spécialement dur, c'est de savoir que ma femme ne reçoit pas un mot de moi, quoique je lui écrive souvent: c'est aussi de n'avoir pas de nouvelles de mes cinq frères qui sont tous sous les armes; l'aîné de nous s'est engagé à 44 ans. Mais tout cela se supporte parce que la Patrie vaut que l'on supporte tout pour elle: et si je vous parle à coeur ouvert, ne pensez pas que ce soit pour me plaindre; je me réjouis des bon côtés de la guerre (et ils sont nombreux) autant que je souffre des mauvais, et combien auront été éprouvés plus que moi!

L'occupation allemande.

(*Lettre de Teuton*)

Nous avons ici beaucoup de vin à boire, et nous le buvons comme l'eau. La première chose que nous faisons, c'est de vider les caves. Nous remplissons notre bidon, la plupart du temps en cachette, avec du vin. La bière est acide et horriblement mauvaise. Il y a aussi souvent du cognac excellent. On pille surtout beaucoup—tu t'en rendras compte en te représentant les chambres comme des étables à cochons. Le sucre, le riz, la semoule, la farine, les vitres brisées, le papier, le vin, les verres à moitié bus et brisés, tout cela est pêle-mêle par terre. Le linge est arraché des armoires, un vêtement de soie foulé aux pieds. On se dirait dans une caverne de brigands. Nous emportons des bas de femme, des chemises de femme, tout ce qu'il est possible de prendre. Je porte moi-même une chemise de femme décolletée.—(Le *Figaro.*)

La dernière cigarette

Voici une touchante anecdote dont la véracité n'est pas douteuse puisqu'elle nous est racontée par M. Hubert-Rouger, député du Gard, qui a été ces jours derniers sur le front:

"Deux coloniaux portent sur une civière improvisée, avec deux fusils et une capote, un soldat allemand le ventre ouvert, et s'avancent vers nous. Le blessés murmure des paroles inintelligibles. Un artilleur s'approche et l'interroge:

—Il demande une cigarette, avant de mourir, traduit-il.

Aussitôt, le brave pioupiou, qui voulait "étrangler un Alboche", nous demande une cigarette, la glisse entre les lèvres du moribond et lui éclaire un allumette.

—"Tiens, pauvre vieux, pipe, ajoute-t-il gentiment".

Un sourire éclaire la figure du blessé qui joint les mains comme pour une prière ou exprimer un remerciement.

La cigarette tombe; il ferme les paupières; il doit être mort."

SACRE-COEUR

Les élèves de l'école donneront vendredi soir une séance littéraire et musicale au profit de l'école. Outre le chant et la musique, les petits garçons donneront le joli petit opéra de Tirboulet.

Pour cette raison la pratique de chant qui devait avoir lieu vendredi soir aura lieu demain soir.

SOIREE

Vendredi, 27 novembre, à 7.30 p.m., il y aura, au Couvent de Saint-Norbert, une séance dramatique et musicale donnée par les élèves, à l'occasion de la Sainte-Cécile et de la Sainte-Catherine. Les billets d'admission sont en vente au Couvent même. Prix 50 sous.

Les amis de l'institution seront heureux d'apprendre aussi qu'un char urbain allant directement à Saint-Norbert quitte "Elm Park" tous les soirs à 6 heures. Les visiteurs pourront compter sur le même moyen de transport pour le retour des chars quittant Saint-Norbert à 10 heures et à 11.30 p.m.

AVIS

Les Français réformés ou exemptés antérieurement à la mobilisation et qui ont été reconnus bons pour le service à la suite du nouvel examen médical, prescrit par le Ministre de la Guerre doivent attendre chez eux, sans abandonner leur travail, qu'une décision soit prise à leur égard et en aucun cas ils n'ont à se mettre en route pour Montréal avant qu'un ordre d'appel pour les réformés et exemptés ait été reçu et publié.

L'agent consulaire de France,
A. ANDRE.

Winnipeg, 17 novembre 1914.

DEMANDE

A Moose Jaw, Sask., pour tenir une maison. Références, Pas d'enfants. Peu de travail et facile. Emploi permanent. Présenter sa demande en spécifiant le salaire désiré à Boîte 220, la *Liberté.*

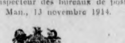


CONTRAT DE MALLE.

DES SOUMISSIONS CACHETEES, adressées au Maître Général des Postes, seront reçues à Ottawa, jusqu'à midi, vendredi, le 25 décembre 1914, pour le transport des Malles de Sa Majesté, selon un contrat de quatre ans, six fois par semaine, aller et retour, entre Dufrost et Saint-Malo, à partir du 1er avril prochain.

Des avis imprimés contenant de plus amples informations sur le contrat proposé peuvent être vus et des formules de soumissions obtenues aux bureaux de poste de Dufrost, a Rochelle, Saint-Malo et au bureau de l'inspecteur des bureaux de poste, Winnipeg.

H. H. PHINNEY,
Inspecteur des bureaux de poste.
Bureau de l'Inspecteur des bureaux de poste,
Winnipeg, Man., 13 novembre 1914.



Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout indivdu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une tenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.